

La Comédiathèque

Opéra

tragique

*à Beaucon
les-deux-Châteaux*

Jean-Pierre Martinez

comediatheque.net

**Ce texte est offert gracieusement à la lecture.
Avant toute exploitation publique, professionnelle ou amateur,
vous devez obtenir l'autorisation de la SACD : www.sacd.fr**

Apéro tragique à Beaucon-les-deux-Châteaux

Les Cassoulet ont invité dans leur château pour un concert dînatoire la bonne société de Beaucon dont ils rêvent de faire partie. Mais la tête du pianiste est retrouvée flottant dans la piscine. Et dire qu'on n'en est qu'à l'apéritif...

Personnages :

Roger Cassoulet
Brigitte Cassoulet
Samantha Cassoulet
Edmond de la Ratelière
Marianne de la Ratelière
Charles-Edouard de la Ratelière
Gregory Badmington
Conchita Badmington
Azkanouch Aznavourian
Fatima
Joseph
Frédéric Lacordéon
Marc-Antoine
César
Rosalie
Ramirez
Sanchez

De 14 à 17 comédiens :

Azkanouch, Lacordéon et Marc-Antoine peuvent être joués par des comédiens tenant un autre rôle. Fatima, Lacordéon, Ramirez et Sanchez peuvent être interprétés par des hommes ou des femmes.

14 : 9H/5F, 8H/6F, 7H/7F, 6H/8F

15 : 10H/5F, 9H/6F, 8H/7F, 7H/8F, 6H/9F

16 : 11H/5F, 10H/6F, 9H/7F, 8H/8F, 7H/9F

17 : 11H/6F, 10H/7F, 9H/8F, 8H/9F, 7H/10F, 6H/11F

© La Comédiathèque

Le patio d'un château en ruine, avec fausses colonnes en vrai carton, agrémenté de faux arbustes en vrai papier crépon. Roger et Brigitte Cassoulet, élégance faussement décontractée mais vraiment vulgaire, sont assis sur un banc, le regard dans le vague. On entend sonner sept heures au clocher d'une église.

Brigitte – Il est sept heures.

Roger – Oui... Peut-être...

Brigitte – Tu n'as pas entendu ?

Roger – J'ai bien entendu les cloches. Mais comment être absolument sûr qu'il est absolument sept heures ?

Brigitte – Mais puisque sept coups ont sonné au clocher de l'église de Beaucon-les-deux-Châteaux !

Roger – Ça ne prouve rien.

Brigitte – Ça ne prouve rien ?

Roger – C'est peut-être une erreur.

Brigitte – Comment l'église pourrait-elle se tromper à ce point ?

Roger – L'Église s'est déjà beaucoup trompée...

Brigitte – En tout cas, elle ne s'est jamais trompée sur l'heure qu'il est ! Le clocher restera toujours pour les âmes dans le doute, ce que le phare est aux marins dans la tempête. Il y a des limites au scepticisme...

Roger – L'infailibilité du pape ne s'étend pas aux cloches qui l'entourent.

Brigitte – Pour un bon chrétien, l'heure c'est l'heure. Et quand sept coups sonnent au clocher de Beaucon, c'est qu'il est sept heures.

Roger – C'est ce qu'on appelle la foi du charcutier.

Brigitte – Du charbonnier, tu veux dire.

Roger – Déformation professionnelle.

Brigitte – La vraie foi, ce n'est pas d'être certain que les cloches sonnent à la bonne heure.

Roger – C'est quoi alors ?

Brigitte – C'est de croire que la bonne heure, c'est quand on fait sonner les cloches.

Roger – Je vais quand même vérifier auprès de l'horloge parlante.

Il compose un numéro sur son portable.

Brigitte – Et puis on connaît le curé, tout de même.

Roger – Oui... Justement...

Brigitte – C'est vrai que pas mal de rumeurs courent sur son compte...

Roger – Il sort à peine de garde à vue pour exhibitionnisme.

Brigitte – On ne va pas le soupçonner en plus de diffuser de fausses nouvelles en ce qui concerne l'heure qu'il est !

Roger – Ça sonne.

Brigitte – Je me demande si tu ne devrais pas arrêter de lire tous ces livres de BHV...

Roger – BHV ? Je les ai achetés à la FNAC... Ah tu veux dire BHL !

Brigitte – BHV ou BHL... C'est toujours de la philosophie de bazar.

Roger range son portable.

Roger – En tout cas, il est bien sept heures.

Brigitte – Et aucun de nos invités n'est encore arrivé... Tu crois qu'ils vont venir ?

Roger – Quelle heure on avait mis, sur les cartons d'invitation ?

Brigitte – Sept heures.

Roger – Personne n'arrive à sept heures pour une invitation à sept heures.

Brigitte – Non ?

Roger – Dans le beau monde, ça ne se fait pas. D'ailleurs, je ne suis pas sûr non plus que ça se fasse d'inviter les gens à sept heures... Sept heures... Ce n'est pas chrétien...

Brigitte – Tu crois ?

Roger – Ils arriveront vers sept heures et demie.

Brigitte – C'est un apéritif, tout de même. Ils ne vont pas arriver à onze heures du soir.

Roger – On n'avait pas dit un apéritif dînatoire ?

Brigitte – Un apéritif dînatoire, ça fait moins peur qu'un dîner. Nos invités sont des gens de qualité. Ils ont une idée très particulière de ce que c'est que de passer une bonne soirée.

Roger – Tu as raison. En voyant apéritif dînatoire, ils se diront : si c'est ennuyeux à mourir, on ne sera pas obligés de rester...

Brigitte – Ces gens-là, il ne suffit pas de leur servir un verre de sangria et de faire griller quelques merguez au barbecue pour qu'ils nous disent en partant : on a passé une bonne soirée.

Roger – Et sur le carton, tu as bien précisé apéritif dînatoire ?

Brigitte – J’ai mis Apéro Bouffe. Je me suis dit que ce serait moins formel. Plus décontracté.

Roger – Et puis on ne peut prétendre organiser un dîner en ville. Nous ne sommes pas membres du Club Philanthropique des Dîners de Beaucon.

Brigitte – Pas encore, hélas. Et c’est bien tout l’enjeu de cette soirée : trouver un parrain pour nous faire admettre dans cette prestigieuse institution beauconardaise.

Roger – Beauconardaise, tu crois ?

Brigitte – Comment appelle-t-on les habitants de Beaucon-les-deux-Châteaux ?

Roger – Pas les Beauconards tout de même...

Brigitte – Peut-être les Beauconchâtélains. En tout cas, ça sonne bien.

Roger – Quoi qu’il en soit, si on avait mis dîner sur le carton d’invitation, personne ne serait venu.

Brigitte – C’est évident.

Roger – Nous ne sommes pas encore habilités pour les dîners en ville...

Brigitte – D’ailleurs, on a seulement mis Apéro Bouffe, et personne n’est là...

Roger prend un carton et le regarde.

Roger – Ah, je crois qu’il y a une petite faute de frappe. Au lieu de Apéro, c’est marqué Opéra. Regarde : Opéra Bouffe...

Brigitte – Ah oui, tu as raison... Remarque, c’est presque ça au fond, puisqu’en plus du traiteur, on leur paye un pianiste.

Roger – Ça, on ne s’est pas foutus d’eux. On a bien fait les choses.

Brigitte – Et puis nous les recevons dans notre château.

Roger – C’est vrai. Tu te rends compte ? Les Beauconchâtélains, c’est nous. Maintenant que nous sommes les heureux propriétaires de l’un des deux châteaux de Beaucon-les-deux-Châteaux.

Brigitte – Il y a encore un peu de travail pour le rendre parfaitement habitable, mais bon. C’est vrai, après tout. Nous sommes les seigneurs de cette contrée.

Arrive Samantha, leur fille, look punk ou gothique.

Roger – Et voici notre princesse...

Brigitte – Enfin Samantha, tu aurais pu faire un effort de toilette pour nos invités... On a l’impression que tu sors d’un film de zombies.

Samantha – Quand est-ce qu’on bouffe ?

Roger – Juste après l’apéro.

Brigitte – Et après le concert.

Samantha – Le concert ? J'imagine que ce n'est pas du rap. C'est quoi ? Un groupe de jazz ?

Brigitte – C'est un ténor de première classe, venu spécialement de Paris en TGV.

Roger – Ça nous a coûté un bras.

Brigitte – Il nous chantera quelques grands airs d'opéra en s'accompagnant lui-même au piano.

Samantha – Ah ouais... Donc, on n'est pas près de bouffer, quoi...

Roger – Il s'agit de nous faire admettre dans la bonne société de Beaucon, Samantha.

Brigitte – En devenant membre bienfaiteur du Club Philanthropique des Dîners de Beaucon.

Roger – Le piano et l'opéra, c'est tout à fait approprié pour nous lancer dans le monde, ma chérie.

Brigitte – Et pourquoi pas en profiter pour te trouver un mari de bonne famille ?

Samantha – Un mari... Ah d'accord... J'ai l'impression de jouer dans une pièce de boulevard de la fin du 19^{ème} siècle.

Roger – Et pourtant, celle-ci est du début du 21^{ème}.

Brigitte – Toi, au moins, tu peux toujours espérer changer de nom en te mariant...

Samantha – Cassoulet... C'est vrai qu'un patronyme pareil, ça donne tout de suite envie de se marier avec le premier venu.

Brigitte – Je n'ai jamais réussi à me faire à l'idée de m'appeler Madame Cassoulet.

Roger – Qu'est-ce que tu veux, Brigitte ? C'était le nom de mes parents, et avant eux de mes grands-parents, et avant eux...

Brigitte – Et je ne te le reproche pas, Roger. Mais c'est un fait qu'on n'invite pas dans le monde des gens qui s'appellent Roger et Brigitte Cassoulet. À moins qu'ils soient vraiment très riches.

Roger – Ou qu'ils donnent des récitals d'opéra.

Brigitte – Je ne suis pas sûre, Roger, mais je crois qu'on dit des récitaux...

Roger – Pourtant on dit des céréales, non ?

Samantha – Mais on est riches, nous ! On a même un château.

Brigitte – Oui... Un château en ruine...

Roger – Mais un château classé !

Brigitte – En plus de son nom difficile à porter, ton père a hérité de ses parents une fabrique de saucisses. Mais Roger Cassoulet, ce n'est pas non plus Bill Gates. On ne peut pas se permettre de jeter l'argent par les fenêtres.

Samantha – Si encore on avait des fenêtres...

Roger – Tout ça coûte une fortune, ma chérie... Et on n'installe pas des fenêtres de chez Leroy-Merlin sur la façade d'un château où paraît-il le roi Louis-Philippe a passé une nuit.

Brigitte – Dans notre propre chambre, tu te rends compte, Samantha ? Louis-Philippe !

Samantha – Ah oui, d'ailleurs, je voulais vous dire : dans ma chambre à moi, il pleut. Heureusement que j'ai un lit à baldaquin... Mais si ça continue, c'est une tente Quechua qu'il va me falloir.

Roger – D'accord. Je ferai venir le couvreur dès qu'on aura payé le traiteur.

Brigitte – Et le cachet de ce musicien hors de prix.

Samantha – Il s'appelle comment ce virtuose ?

Roger – Frédéric Lacordéon.

Samantha – Lacordéon ? Et il joue du piano ?

Brigitte – Ton père s'appelle bien Cassoulet et il vend des saucisses. (*Soupirant*) Fallait-il que je l'aime, ton père, pour accepter de devenir Madame Cassoulet...

Roger – Ne te plains pas, ça aurait pu être pire... Tu te souviens de cette bonne à tout faire qu'on a eue autrefois et qui s'appelait Madame El Baez ?

Brigitte – Oui, je te remercie d'avoir la délicatesse de me le rappeler... Elle portait tellement bien son nom que j'ai dû m'en séparer de cette Madame El Baez... Tu ne te souviens pas ?

Roger – La bonne à tout faire... Ah oui, peut-être...

Brigitte – À propos, ma chérie, nous avons invité Monsieur et Madame de la Ratelière de Casteljarnac. Et je crois qu'ils viendront avec leur fils Charles-Edouard...

Samantha – Charles-Edouard ? C'est une blague ?

Roger – Il est étudiant à Sciences Po Châteauroux, mais il est en vacances chez ses parents en ce moment.

Samantha – Sciences Po Châteauroux, tu es sûr que ça existe ?

Roger – Ou Sup de Co Vierzon, je ne sais plus exactement.

Samantha – Et c'est ça que vous appelez un bon parti ? Allez, je me casse, les Cassoulet.

Brigitte – Et je t’en prie, ma chérie, mets une tenue un peu plus élégante pour la soirée.

Samantha – C’est ça. Vous me sifflez quand vos invités seront là. Pour voir si la dinde est à leur goût...

Samantha sort.

Roger – Tu as prévu une dinde ?

Brigitte – Non...

Roger – Je me demande s’il n’y avait pas un message subliminal...

Brigitte – Tu te rends compte qu’en épousant Charles-Edouard, notre fille deviendrait Madame de la Ratelière de Casteljarnac ? Peut-être même un jour Madame la Baronne...

Roger – Oui... Mais je me demande si on a bien fait de la prénommer Samantha...

Brigitte – Pourquoi ça ?

Roger – Je ne sais pas... Madame la Baronne Samantha de la Ratelière de Casteljarnac...

Brigitte – Moi je préférais Jennifer. Jennifer de la Ratelière, au moins ça rime.

Roger – En tout cas, ce concert donnera aux Cassoulet la touche culturelle qui leur manque encore pour être acceptés dans la bonne société de Beaucon.

Brigitte – Le problème avec la grande musique, c’est que ça n’est pas donné.

Roger – J’espère au moins que ce type chante juste et qu’il joue bien du piano.

Brigitte – On nous a garanti que c’était un virtuose, non ?

Roger – Et puis on ne va pas leur donner un concert d’accordéon.

Brigitte – Remarque, Giscard d’Estaing en jouait très bien. Et ça plaisait beaucoup.

Roger – Oui... Mais Giscard jouait seulement de l’accordéon à la télé pour les prolos. Certainement pas dans son château pour ses amis aristos.

Brigitte – Tout de même, Giscard d’Estaing, c’est ce qui est arrivé de mieux à la France depuis qu’on a guillotiné Louis XVI.

Roger – S’il avait été réélu en 1981 au lieu de ce Mitterrand, le sort de la France aurait sans doute été bien différent.

Brigitte – On aurait peut-être même rétabli la monarchie.

Roger – Malheureusement, Giscard a dû abdiquer.

Brigitte – Et avec quel panache...

Roger pastiche le départ télévisuel de Giscard.

Roger – « Dans ces temps difficiles où le mal rôde et frappe dans le monde, je souhaite que la providence veille sur la France pour son bonheur, pour son bien, et pour sa grandeur. (*Un temps*) Au revoir... »

On entend la Marseillaise. Roger se lève et part.

Brigitte – Quel homme... Quel comédien... Quel talent...

Roger revient.

Roger – Toute une époque...

Brigitte – Aujourd'hui, la plupart des nobles sont ruinés... Ils sont obligés de vendre leurs châteaux pour ne pas en être réduits à travailler.

Roger – Ça nous aura au moins permis d'acheter le nôtre pas trop cher.

Brigitte – Malheureusement, Roger, il faut bien reconnaître que nous n'avons pas l'allure et les manières de véritables châtelains.

Roger – C'est vrai, Brigitte. Il faut être lucide. Les Cassoulet n'ont pas encore toutes les qualités requises pour briller en société. Alors si nous voulons convaincre quelqu'un de parrainer notre candidature pour le Club...

Brigitte – Et trouver pour notre Samantha un mari avec des mocassins à pompons et un nom à rallonge...

Roger – Il va falloir divertir un peu tout ce beau monde pour espérer les faire rester au-delà de l'apéritif.

Brigitte – Heureusement, j'ai trouvé la solution.

Roger – Ah oui ?

Brigitte – J'ai invité Marc-Antoine.

Roger – Marc-Antoine ?

Brigitte – Tu sais, ce peintre dont nous ont parlé les Levi-Strauss.

Roger – Levi-Strauss ? Justement, BHV en parle dans son dernier livre sur *Le Bricolage et la Question juive*.

Brigitte – BHV ? Tu veux dire BHL ?

Roger – Je t'avoue que je me suis endormi avant la fin. Mais je pensais qu'il était mort, Levi-Strauss.

Brigitte – Je crois que ces Levi-Strauss là sont plutôt apparentés au fabricant de pantalons.

Roger – Non ?

Brigitte – Ils habitent cette villa dans le style gréco-romain à la sortie de la ville !

Roger – Je ne vois pas...

Brigitte – Mais si, tu sais bien ! C’est Marc-Antoine qui leur a peint ce trompe-l’œil au fond de leur piscine.

Roger – Ah oui, je vois maintenant... Une reproduction du plafond de la Chapelle Sixtine...

Brigitte – Voilà. Eh bien il paraît qu’il est très drôle.

Roger – Ah oui, il a l’air...

Brigitte – C’est un type très intelligent, et d’une immense culture. Enfin, d’après Levi-Strauss.

Roger – J’espère quand même qu’il prend moins cher que le pianiste.

Brigitte – Ah non, mais lui il fait ça gratuitement. À mon avis, il ne sait même pas que les gens l’invitent seulement pour mettre un peu d’ambiance dans leurs soirées mondaines. On a eu de la chance qu’il soit libre, parce qu’il est très sollicité. Il y a tellement de dîners en ville.

Roger – Je vois. En somme, ces dîners de Beaucon, c’est l’inverse du dîner de cons.

Brigitte – Comment ça ?

Roger – On invite ce Marc-Antoine parce qu’il a de l’esprit. Et c’est nous les cons...

Brigitte – Tu sais que ce type a été l’assistant de Dali.

Roger – Non ? Celui qui avait ces grandes moustaches, et qui faisait de la publicité pour le chocolat Milka ?

Brigitte – On dit même que c’est ce Marc-Antoine qui a peint la plupart des tableaux du Maître. Le vieux Dali ne faisait que signer.

Roger – Non ?

Brigitte – D’après Madame Levi-Strauss, sur les tableaux de Dali, il n’y a que la signature qui est vraie.

Fatima arrive, en maître d’hôtel. Grande tenue, maintien parfait et air cérémonial, mais genre ambigu (le personnage peut être joué par un homme ou une femme).

Brigitte – Ah Fatima ! Alors, nos premiers invités sont arrivés ?

Fatima – Non Madame. Mais Monsieur Lacordéon a téléphoné. Il fait dire à Monsieur et Madame qu’il sera un peu en retard...

Roger – Très bien, Fatima. Il a dit pourquoi ?

Fatima – Son TGV a été victime d’un incident voyageur au départ de la Gare de Lyon.

Brigitte – Je vois... C’est ce qu’ils disent quand un candidat au suicide est coupé en deux par un train...

Roger – C’est bien notre chance. Il ne pouvait pas se suicider un autre jour, celui-là...

Fatima – Ah, Monsieur Lacordéon fait aussi dire à Monsieur et Madame qu’il ne pourra pas rester très longtemps.

Brigitte – Et pourquoi ça ?

Fatima – Mais parce qu’il est attendu chez Monsieur et Madame Aznavourian.

Brigitte – Enfin Fatima, qu’est-ce que Monsieur Lacordéon irait faire chez les Aznavourian ?

Fatima – Madame n’est pas au courant ? Les Aznavourian aussi donnent un apéritif dînatoire aujourd’hui. Madame Aznavourian m’avait d’ailleurs demandé si je pouvais faire un extra chez elle ce soir...

Brigitte – Ce soir ?

Roger – La salope...

Fatima – Elle avait même proposé de doubler mes gages pour la soirée.

Brigitte – Et vous avez refusé de vous laisser corrompre, Fatima. Bravo ! Nous vous en serons éternellement reconnaissants. N’est-ce pas, Roger ?

Roger – Vu ce que nous coûte déjà cette soirée, je ne peux pas vous donner de prime pour ce soir, mais... (*Il fouille dans ses poches.*) Tenez. J’avais pris un ticket de loto au PMU ce matin. (*Il lui tend le ticket.*) C’est pour vous. Même si c’est un ticket gagnant. La chance sourit aux audacieux, Fatima...

Brigitte – Et cent pour cent des gagnants ont tenté leur chance !

Fatima (*prenant le ticket*) – Merci Monsieur.

Brigitte – Vous pouvez nous laisser, Fatima.

Fatima – Bien Madame.

Fatima sort.

Roger – Je n’ai toujours pas compris pourquoi cette bonne s’habille en homme.

Brigitte – Parce que nous l’avons engagée comme maître d’hôtel, Roger. Et je te rappelle que notre dernière bonne s’appelait Madame El Baez...

Roger – Aznavourian... Ça me dit quelque chose... Il travaille dans le show-biz, non ?

Brigitte – Je crois que cette branche-là est plutôt dans l’hôtellerie de luxe. Ce sont eux qui ont acheté l’autre château de Beaucon-les-deux-Châteaux...

Roger – C’est ça. Aznavourian. Encore un nom pas facile à porter... Eux aussi ils ont une fille à marier ?

Brigitte – Un fils... Mais c'est beaucoup plus grave que ça...

Roger – Plus grave ?

Brigitte – Je crois savoir que les Aznavourian cherchent également un parrain pour le Club Philanthropique des Dîners de Beaucon ?

Roger – Non ? Mais c'est impossible ! Les Aznavourian ! Et pourquoi pas les Levi-Strauss pendant qu'on y est ? Le Club Philanthropique des Dîners de Beaucon c'est comme... Je ne sais pas moi... C'est comme l'Académie Française !

Brigitte – Exactement ! La culture en moins fort heureusement...

Roger – En tout cas, comme pour l'Académie, il faut que l'un de ses membres meure pour qu'un siège se libère.

Brigitte – Et pour l'instant, il n'y a qu'une place vacante.

Roger – Tu crois que les Aznavourian auraient l'idée de nous la prendre ?

Brigitte – Ça ne m'étonnerait pas de ces gens-là... Ils ne s'intéressent qu'à l'argent ! S'ils veulent faire partie du Club, c'est pour obtenir du maire l'autorisation de transformer leur château classé en hôtel 4 étoiles, et de faire de leur parc à la française un golf 18 trous.

Roger – Non ? Le maire fait partie du Club ?

Brigitte – C'est lui le Président !

Roger – Tu l'as invité aussi, j'espère ?

Brigitte – Bien sûr ! C'est même d'abord en son honneur qu'on a organisé ce concert !

Roger – Oui, il paraît qu'il est très mélomane.

Brigitte – La salope... Tu crois qu'après avoir essayé de nous piquer la bonne, les Aznavourian auraient osé soudoyer le même virtuose que nous ?

Roger – Lacordéon... Ce salopard espère sans doute se faire deux cachets dans la même soirée.

Brigitte – Comment faire confiance à un intermittent du spectacle. C'est un cauchemar...

Roger – Et si les Aznavourian avaient eu le culot d'inviter aussi chez eux les De la Ratelière de Casteljarnac ?

Brigitte – Eh bien tu vois, ça ne m'étonnerait pas plus que ça. D'ailleurs, entre nous, il paraît que les De la Ratelière sont complètement ruinés. Ils bouffent à tous les râteliers !

Fatima revient.

Fatima – Monsieur Marc-Antoine vient d'arriver, Monsieur. Qu'est-ce que j'en fais ?

Roger – Introduisez-le Fatima.

Fatima – Que je... ?

Brigitte – Faites-le entrer !

Fatima sort.

Roger – Au moins, Marc-Antoine est là. On va rire un peu.

Marc-Antoine arrive, déguisé en bouffon.

Marc-Antoine – Monsieur Cassoulet. Madame Cassoulet, mes hommages...

Roger – Bonjour Marc-Antoine... Votre réputation vous précède, on nous a dit beaucoup de bien de vous...

Marc-Antoine – J'aimerais vous assurer de la réciprocité, mais hélas je n'ai jamais entendu parler de vous, Monsieur Cassoulet.

Roger – Je fabrique des saucisses sans marque pour la grande distribution.

Marc-Antoine – Ça doit être pour ça que votre nom m'est inconnu... J'ai d'ailleurs été très surpris de recevoir votre invitation, et je vous en remercie. Cela m'a beaucoup touché.

Roger – Mais je vous en prie, Marc-Antoine. Et appelez-moi Roger !

Marc-Antoine – Bonsoir Madame Cassoulet.

Brigitte – Si vous permettez, je préfère aussi que vous m'appeliez Brigitte.

Roger (*considérant la tenue de Marc-Antoine*) – Dites-moi, cher ami... On vous a certes convié pour distraire un peu nos invités en attendant le concert, mais là vous êtes sûr que vous n'en faites pas un peu trop ?

Marc-Antoine – C'est un apéro-concert ? Je pensais que c'était une soirée costumée...

Brigitte – Une soirée costumée ?

Marc-Antoine – Comme sur le carton, c'était marqué Opéra Bouffe...

Brigitte – Donc vous êtes venu en bouffon.

Roger – Il est drôle...

Brigitte – Il s'agit d'un simple malentendu, mais cela n'a pas d'importance.

Marc-Antoine – En tout cas, c'est gentil de m'avoir invité. Je suis tellement déprimé en ce moment. Avec ce qui m'arrive...

Roger – Ce qui vous arrive ? Et qu'est-ce qui vous arrive, mon vieux ?

Marc-Antoine – Ma femme vient de me quitter.

Brigitte – Ah, ah, ah, très drôle !

Roger – Il est impayable, non ? (*Comprenant à la tête de Marc-Antoine qu'il ne plaisante pas*) Sans blague ?

Marc-Antoine – Je savais bien que ça se terminerait comme ça un jour ou l'autre, mais bon... J'espérais encore un miracle... Nous nous apprêtons à fêter notre anniversaire de mariage, vous vous rendez compte ?

Roger (*en aparté à Brigitte*) – Tu es sûre que c'est le bon Marc-Antoine ?

Brigitte – La première chose qui te viendrait à l'esprit, si on te parlait d'un Marc-Antoine habitant Beaucon-les-deux-Châteaux, c'est de te demander s'il pourrait y en avoir deux ?

Roger – Je vais essayer de me renseigner discrètement... Et la peinture, mon vieux ? Comment ça marche en ce moment ? Parce que si c'est comme la saucisse...

Marc-Antoine – La peinture ? Mon Dieu oui, vous avez raison. Je pourrais faire refaire les peintures chez moi. Ça me changerait les idées. Vous connaissez un bon peintre ?

Roger – Donc vous n'êtes pas artiste peintre.

Marc-Antoine – Artiste peintre ? Quelle drôle d'idée. Non... Je suis expert-comptable.

Brigitte – Oh non... Roger... Un expert-comptable... La soirée est foutue... Qu'est-ce qu'il y a de plus déprimant dans une soirée qu'un expert-comptable ?

Roger – Je ne sais pas... Un informaticien ou un dentiste ?

Fatima revient.

Fatima – Les premiers invités de Monsieur et Madame viennent d'arriver.

Roger – Les premiers invités ? C'est qui ?

Fatima – Je n'ai pas demandé... Il fallait ?

Brigitte – Introduisez, Fatima, introduisez ! C'est une catastrophe...

Arrivent Edmond et Marianne de la Ratelière de Casteljarnac, précédés de Fatima qui les annonce avec pompe.

Fatima – Monsieur le Baron de la Ratelière de Casteljarnac et Madame la Baronne.

Roger – Au moins, ceux-là ne sont pas chez les Aznavourian... Mais entrez donc, je vous en prie.

Marianne – Nous nous sommes permis de venir avec notre fils, Charles-Edouard.

Roger – Ah oui, Charles-Edouard, très bien.

Brigitte – Mais qu'est-ce que vous en avez fait ?

Marianne – Il est en train de garer la Bentley. Vous savez ce que c'est, ces voitures-là, c'est très confortable, mais pour faire un créneau...

Edmond – Et malheureusement, nous n'avons plus les moyens de nous offrir un vrai chauffeur avec une casquette.

Marianne – Un type qui s'emmerderait pendant toute la soirée à nous attendre dans la bagnole sur le parking pendant qu'on s'empiffrerait à l'œil avec vos petits fours.

Brigitte – Eh oui, c'est la crise pour tout le monde.

Marianne – Pour nous, en vérité, la crise a commencé dès 1789...

Edmond – Le début de la fin des privilèges...

Roger – C'est un des grands travers de la Révolution Française.

Brigitte – En tout cas, vous avez bien fait d'amener votre fils. Notre fille Samantha sera ravie de faire sa connaissance...

Edmond – Vous avez un bien beau château, Monsieur Cassoulet. Un château qui m'est très familier. À défaut d'être resté dans la famille...

Roger – Oui, ce tas de gravats m'a coûté une burne, mais je crois que j'ai fait une bonne affaire.

Brigitte – Mais nous ne savions pas que...

Marianne – Hélas, nous ne le possédons plus qu'en peinture...

Edmond – On ne vous a pas dit qu'il avait appartenu à mes ancêtres ?

Roger – Ma foi non, je l'ignorais...

Brigitte – Dans ce cas, il ne tient qu'à vous de le réintégrer dans le patrimoine de votre famille...

Marianne – Tiens donc...

Brigitte – Après tout nous avons des enfants du même âge, et de sexes différents...

Roger – Et puis nous sommes voisins !

Edmond – Comme quoi on peut être voisins et ne pas être du même monde...

Marianne remarque Marc-Antoine.

Marianne – Mais vous ne nous avez pas présenté Monsieur...

Roger – Ah oui, c'est vrai, je l'avais presque oublié celui-là...

Brigitte (*en aparté à Roger*) – Comment se débarrasser de cet abruti et faire venir le vrai Marc-Antoine ?

Roger – Le vrai ?

Brigitte – Celui qui est drôle !

Roger – Je vous présente Marc-Antoine... Il est expert-comptable...

Marc-Antoine – Bonjour Monsieur le Baron. Madame la Baronne.

Edmond – Vous avez l'air d'être au bord du suicide, mon vieux. Simple déformation professionnelle ou c'est qu'on s'ennuie à ce point chez les Cassoulet ? Si c'est le cas, on ne va pas rester très longtemps !

Marianne – Mon mari plaisante, bien sûr...

Edmond – Alors mon brave ? Qu'est-ce qui peut bien rendre un expert-comptable aussi dépressif ? Votre calculette vient de tomber en panne, c'est ça ?

Marc-Antoine – Ma femme vient de me quitter.

Marianne – Ah oui...

Brigitte – C'est une catastrophe...

Roger – Je vous fais visiter le château ?

Edmond – Oui, j'aurais plaisir à le revoir... Saviez-vous que le Maréchal Pétain y avait dormi une nuit avant d'aller prendre les eaux à Vichy ?

Roger – Tiens donc ? On m'avait dit Louis-Philippe...

Marianne – Louis-Philippe, Philippe Pétain... On raconte tellement de conneries, vous savez.

Edmond – En tout cas, si c'est l'agent immobilier qui vous a raconté ça, vous vous êtes fait avoir, mon vieux.

Roger – Par ici, je vous en prie...

Brigitte – Vous m'excusez ? J'ai encore quelques préparatifs à terminer...

Roger – Vous êtes au courant bien sûr. Ce n'est qu'un apéritif dînatoire, pas un dîner.

Brigitte – On ne se serait pas permis.

Roger – Pas encore.

Roger s'en va avec Edmond et Marianne. Ils sont suivis par Marc-Antoine. Brigitte sort son portable et compose un numéro.

Brigitte – Madame Levi-Strauss ? Oui, c'est Brigitte... C'est ça, Madame Cassoulet... Je vous appelle à propos de ce Marc-Antoine, que vous nous aviez recommandé. Le vôtre était bien artiste peintre, pas expert-comptable ? Je vois, c'est une épouvantable méprise...

Elle sort avec son portable. Fatima revient accompagnée de Charles-Edouard, look polo Lacoste, pantalon à plis et mocassins à pompons.

Fatima – Je suis désolée, cher Monsieur, Madame Cassoulet était là il y a un instant...

Edouard – Je vais l’attendre ici.

Fatima – Très bien. Je prévient Monsieur et Madame...

Fatima sort. Le portable de Charles-Edouard sonne.

Edouard – Oui... Oui Madame Aznavourian... Non, c’est-à-dire que... Écoutez, présentement nous sommes chez les Cassoulet et... Oui bien sûr, nous vous remercions pour votre invitation mais... Très bien, nous essayerons de faire un saut chez vous après le concert... Comment vous n’êtes pas au courant ? Monsieur Lacordéon donne un récital ce soir chez les Cassoulet... Ah, chez vous c’est un digestif dînatoire ? Bon alors très bien... C’est ça, à tout à l’heure...

Il range son portable. Arrive Samantha. Elle a changé sa tenue gothique pour une tenue plus sexy, limite vulgaire. Samantha est surprise de se retrouver nez à nez avec Charles-Edouard.

Samantha – Ah... Pardon... Je cherchais mes parents...

Edouard – Charles-Edouard de la Ratelière de Casteljarnac. Mais si vous préférez, vous pouvez m’appeler Edouard... ou Ed.

Samantha – Samantha Cassoulet. Mais si vous préférez vous pouvez me siffler...

L’autre est un peu pris de court.

Edouard – Je suis confus, je... Le dressing code n’était pas indiqué sur votre carton d’invitation.

Samantha – Ah... On ne vous a pas dit... Je suis désolée, ce n’est pas une soirée costumée...

Edouard – Mais je...

Samantha – D’accord, je viens encore de faire une gaffe... Donc vous n’êtes pas costumé... Je pensais que vous vous étiez déguisé en joueur de mini-golf ou quelque chose comme ça

Edouard – Il ne faut pas trop m’en vouloir, vous savez... Je suis né comme ça...

Samantha – Je comprends... Longue lignée est souvent synonyme de lourde hérédité.

Edouard – Et vous-même ? On ne vous avait pas prévenue non plus ?

Samantha – De quoi, mon cher ?

Edouard – Que ça n’était pas une soirée costumée.

Samantha – Eh bien non... Je m’étais déguisée en pute, mais si vous préférez, je vais aller me changer...

Edouard – Non, non, ça vous va très bien... Enfin, je veux dire...

Les Cassoulet et les De la Ratelière reviennent.

Brigitte – Ah, c'est très bien. Alors vous avez déjà fait connaissance...

Samantha – Bonjour. Oui, votre fils est très galant. Il était en train de me complimenter sur ma tenue...

Edmond – Bonjour Mademoiselle. Quelle tenue ravissante !

Marianne – Oui. C'est de très bon goût, vraiment.

Edmond – Et que fait-elle dans la vie, cette jeune fille ?

Marianne – Elle va reprendre l'usine à saucisses de papa ?

Samantha – Je fais des études de thanatopraxie.

Edmond – Ah oui... Thanatopracteur... C'est bien, ça...

Marianne – C'est un peu comme chiropracteur, non ?

Samantha – En fait, c'est plutôt comme croque-mort.

Edmond – Tiens donc...

Brigitte – Je vous abandonne un instant, je vais voir ce que fait la bonne avec les petits-fours...

Samantha – Je vais t'aider... (*En aparté à sa mère*) Tout plutôt que de rester un instant de plus avec ces dégénérés. Mais pourquoi est-ce qu'on n'a pas guillotiné leurs ancêtres à la Révolution ?

Brigitte et Samantha sortent.

Edmond – Alors Roger ? Comme ça, vous êtes dans le cassoulet.

Roger – Euh, non... Dans la saucisse...

Edmond – D'accord... Saucisse de Toulouse, saucisse de Strasbourg, saucisse de Morteau ?

Roger – Nous travaillons aussi à l'international.

Edmond – Je vois Francfort, merguez, chipolatas...

Roger – Et vous même Monsieur le Baron ?

Edmond – On peut dire que... je suis dans l'immobilier.

Roger – Vous avez une agence en ville ?

Edmond – En fait, je ne vends que mes propres biens fonciers et autres bijoux de famille... Malheureusement, nous allons bientôt être en rupture de stock...

Roger – Je vous abandonne un instant... Comme vous le savez, nous attendons un virtuose... Je ne sais pas ce qu'il fait...

Marianne – Mais je vous en prie.

Roger sort.

Marianne – Je te l'avais dit. Ils sont cocasses, non ?

Edmond – Un marchand de saucisses... Il ne manquait plus que cela... Ils sont riches, au moins ?

Marianne – Pas tant que ça, à ce qu'il paraît.

Edouard – Ils ont quand même eu les moyens de racheter le château de tes ancêtres.

Marianne – Mais pas de le restaurer...

Edmond – Tu crois qu'on peut quand même espérer lui taper un peu d'argent à cette andouille qui vend des saucisses ?

Marianne – Tu penses lui proposer d'investir dans ton affaire d'éoliennes ?

Edmond – Le vent, c'est tout ce qui nous reste à vendre. À part notre nom, bien sûr. En la personne de notre cher fils...

Edouard – Merci pour moi...

Edmond – Bon, opérons une translation vers le buffet... Vous n'avez pas faim ?

Marianne – Heureusement qu'il reste les buffets, sinon les De la Ratelière de Casteljarnac seraient déjà tous morts de malnutrition depuis longtemps...

Marc-Antoine revient.

Marc-Antoine – Je vous ai dit pourquoi ma femme m'avait quitté ?

Edmond – Ma foi non, mon brave, mais cela nous amuserait assez de l'apprendre.

Marc-Antoine – Ma femme est atteinte de nymphomélogomanie.

Marianne – Tiens donc ? C'est la première fois que j'entends parler de cette maladie. C'est grave ?

Marc-Antoine – C'est surtout très embarrassant pour les proches...

Edouard – Et quels sont les symptômes, si je peux me permettre ?

Marc-Antoine – Eh bien lorsqu'elle va au concert, et malheureusement elle ne peut pas s'empêcher d'y aller toutes les semaines, ma femme est prise d'une envie irrépressible.

Marianne – Une envie ?

Marc-Antoine – Surtout quand le concert est bon, évidemment.

Edouard – Mais vous voulez dire une envie de... ?

Marc-Antoine – De coucher avec les musiciens, oui. Surtout les virtuoses, évidemment.

Marianne – Une mélomane que la musique classique rendrait nymphomane ?

Marc-Antoine – D'où le nom de cette étrange affection.

Edmond – La nymphomélomanie...

Marianne – Et vous avez consulté ? Enfin, je veux dire, pour votre épouse...

Marc-Antoine – C'est absolument incurable, hélas. Et comme le pronostic n'est pas mortel, la médecine ne prend pas cette maladie très au sérieux, comme vous pouvez l'imaginer.

Edmond – Nom d'un chien...

Marc-Antoine – Le problème c'est que certains en abusent.

Edmond – De quoi, mon brave ?

Marc-Antoine – De ma femme ! Au début, c'était seulement des orchestres de chambre.

Marianne – Des orchestres ?

Marc-Antoine – Ma femme a commencé par me tromper avec un quatuor à cordes, puis un quintet puis un sextet. Maintenant ça peut être aussi bien le Philharmonique de Vienne, ou le Grand Orchestre de la Garde Républicaine...

Edmond – Nom d'une pipe...

Marc-Antoine – Elle m'a quitté hier pour partir en tournée avec les Chœurs de l'Armée Rouge.

Marianne – Les Chœurs de... Ah oui, quand même...

Marc-Antoine – Ce qui fait que moi aussi, je suis désormais atteint d'une phobie.

Marianne – Une phobie, voyez-vous ça. Et laquelle, cher ami ?

Marc-Antoine – Dès que je vois un musicien, ou que j'entends de la musique classique, ça me donne des envies de meurtre.

Edouard – Vraiment ?

Marc-Antoine – Je voue une haine particulière aux contrebassistes. Quand j'en vois un avec son instrument entre les jambes en train de lui tripoter les cordes avec son archet, je sens se réveiller en moi la bête qui sommeille.

Edouard – Nom de Dieu...

Marc-Antoine – Mais je déteste surtout les pianistes, je ne sais pas pourquoi. Surtout lorsqu'ils jouent du piano à queue. Il me prend une envie soudaine de leur couper...

Marianne – La queue ?

Marc-Antoine – La tête !

Marianne – Ah, oui bien sûr.

Marc-Antoine – J’ai toujours une tronçonneuse dans mon coffre.

Edmond – Bon...

Marianne – Bien...

Edmond – Enchanté d’avoir fait votre connaissance, cher Monsieur.

Marianne – Nous allons faire un tour du côté de la piscine, je crois que c’est là où se trouve le buffet, et nous n’avons rien mangé depuis trois jours.

Marc-Antoine – Je vous rejoins dans un instant. En tout cas, merci de m’avoir écouté, ça m’a fait beaucoup de bien. Mais il faut quand même que je pense à prendre mes médicaments...

Marianne – Très bien, alors à tout à l’heure, mon brave.

Edmond – Finalement, je crois que cette soirée devrait être assez animée.

Edmond, Marianne et Édouard sortent. Marc-Antoine sort de sa poche une boîte de pilules, mais il tremble tellement que la boîte lui échappe des mains et finit sa course derrière un arbuste. Il passe derrière l’arbuste pour la récupérer. Roger et Brigitte reviennent, sans voir Marc-Antoine.

Brigitte – Alors, tu as réussi à joindre le vrai Marc-Antoine ?

Roger – Oui, et je l’ai invité à nous rejoindre. Au débotté, comme ça, c’était un peu cavalier, mais bon. Il n’a pas eu l’air de s’en offusquer. Il sera là dans un instant.

Brigitte – Bon eh bien tout s’arrange alors.

Roger – Oui, la soirée est bien engagée, non ?

Brigitte – Reste encore à nous débarrasser de l’autre boulet ?

Roger – Qui ça ?

Brigitte – L’expert-comptable !

Marc-Antoine s’avance vers eux.

Marc-Antoine – Ah Monsieur et Madame Cassoulet...

Les Cassoulet sursautent.

Brigitte – Vous nous avez fait peur...

Marc-Antoine – Je vous ai dit que ma femme souffrait d’une épouvantable maladie ?

Roger – Écoutez, mon vieux, vous voyez bien que ce n'est pas le moment. Votre femme vous a quitté, bon. Voyez le bon côté des choses !

Brigitte – Maintenant, vous êtes célibataire ! Essayez de vous distraire un peu !

Roger – Profitez de la piscine !

Marc-Antoine – Je ne sais pas nager.

Brigitte – Oh le boulet...

Samantha arrive.

Brigitte – Tiens, tu tombes bien, toi. Tu veux montrer le buffet à Monsieur ? (*En aparté à Samantha*) Si tu pouvais le pousser dans la piscine au passage pour qu'il se noie, je double ton argent de poche ce mois-ci...

Samantha – Je vais voir ce que je peux faire.

Marc-Antoine (*à Samantha*) – Bonsoir Mademoiselle. Je vous ai dit que ma femme me trompait avec les Chœurs de l'Armée Rouge ?

Samantha – Non. Je vous ai dit que j'étais croque-mort ?

Samantha sort avec Marc-Antoine.

Brigitte – Et le virtuose ?

Roger – Il n'est toujours pas là. Je ne sais pas ce qu'il fout...

Brigitte – Dire qu'il a exigé de voyager en première. J'espère au moins qu'il n'a pas raté son TGV.

Fatima revient avec Frédéric Lacordéon.

Roger – Ah tiens, justement, le voilà...

Brigitte – Il a l'air plus gros que sur la photo, non ?

Roger – Monsieur Lacordéon ! On n'attendait plus que vous pour que la fête commence...

Frédéric – Bonsoir Monsieur Cassoulet. Madame, mes hommages. (*Il lui fait un baisemain.*) Je suis désolé, je suis un peu en retard.

Brigitte – J'espère au moins que vous avez fait bon voyage.

Frédéric – Très bon, je vous remercie. Même si je suis littéralement harcelé depuis quelque temps par une admiratrice.

Brigitte – Ce que c'est que la célébrité...

Frédéric – Elle m'a poursuivi jusqu'à la Gare de Lyon. Elle menaçait de se jeter sous les rails de mon TGV si je n'acceptais pas de céder à nouveau à ses avances...

Roger – À nouveau ?

Frédéric – Je ne devrais pas vous le dire, mais presque tout l’orchestre lui est déjà passé sur le corps.

Roger – Vous m’en direz tant !

Frédéric – Ça a commencé par les cuivres, les cordes puis les percussions...

Brigitte – Je pensais qu’il n’y avait que dans les concerts de rock que les femmes jetaient leur string aux musiciens. Alors ça se passe comme ça aussi à l’opéra ?

Frédéric – Elle m’a poursuivi jusque dans les toilettes du TGV. Elle voulait que je la prenne sauvagement contre le sèche-mains électrique. Mais je suis pianiste, moi. Pas contorsionniste !

Roger – Non ?

Frédéric – Il a fallu l’intervention de trois contrôleurs pour la faire redescendre sur le quai... Enfin, on a réussi à partir, mais le train a pris un peu de retard évidemment. D’où ce léger contretemps dont je vous prie de m’excuser.

Brigitte – Le principal, c’est que vous soyez là.

Frédéric – À ce propos, je...

Roger – Mais vous n’êtes pas venu avec votre instrument ?

Frédéric – Comment voulez-vous que je transporte un piano à queue dans un TGV ?

Roger – Ah oui, bien sûr...

Frédéric – Vous n’avez pas de piano ? Voilà qui va régler définitivement la question, parce que justement...

Roger – Je plaisante, bien sûr... Évidemment que nous avons un piano ! (*À Brigitte*) Il va falloir lui trouver un piano... Je n’avais pas du tout pensé à ça...

Brigitte – Ah oui, moi non plus.

Roger – Lacordéon... Ça doit être son nom qui m’a induit en erreur...

Frédéric – Quoi qu’il en soit, je suis vraiment désolé, mais... je ne vais pas pouvoir rester très longtemps.

Roger – Comment ça ?

Frédéric – J’avais promis à Madame Agopian, qui est une vieille amie à moi...

Brigitte – Je croyais qu’il s’agissait de Madame Aznavourian.

Frédéric – Aznavourian, c’est ça... Agopian, c’est mon dentiste... Bref, j’avais complètement oublié... Je lui avais promis de jouer chez elle ce soir et...

Roger – Promis ?

Brigitte – Combien ?

Frédéric – C’est-à-dire que...

Il se penche pour murmurer le chiffre à l’oreille de Roger.

Roger – Je vous offre le double.

Frédéric – Je ne sais pas si...

Roger – Le triple.

Frédéric – Je vais appeler Madame Manoukian tout de suite pour me décommander...

Il dégaine son téléphone portable et compose un numéro.

Frédéric – Oui ! Madame Assadourian ?

Il sort.

Brigitte – Le triple de quoi, déjà ?

Roger lui chuchote quelque chose à l’oreille.

Brigitte – Ah oui, quand même...

Fatima arrive.

Fatima – Monsieur Marc-Antoine, le deuxième du nom, est arrivé.

Roger – Eh bien introduisez, introduisez.

Fatima sort.

Brigitte – Marc-Antoine, nous sommes sauvés ! La soirée va enfin pouvoir commencer...

Le deuxième Marc-Antoine, qui s’appelle en réalité César, arrive, genre artiste, suivi de son amie Rosalie, style éthéré.

César – Mon cher Cassoulet, vous me reconnaissez ?

Roger – Non.

César – Moi non plus. J’en conclus que nous nous voyons pour la première fois.

Roger – Mais comment vais-je vous appeler pour ne pas vous confondre avec l’autre ?

César – L’autre ?

Brigitte – L’autre Marc-Antoine.

César – Vous n’avez qu’à m’appeler César.

Roger – Pourquoi est-ce que je vous appellerais César ?

César – Parce que je m’appelle César.

Roger – Vous vous appelez César ? Mais vous êtes bien artiste peintre ?

César – Ah oui, quand même.

Brigitte – Vous nous avez fait peur.

Roger – César... Je comprends mieux. C'est moi qui ai dû confondre... César, Marc-Antoine...

César – Je vous présente Rosalie, l'auteure de la pièce de théâtre que nous sommes en train de jouer en ce moment.

Roger – Ah oui, ravi de vous rencontrer.

Rosalie – Monsieur Cassoulet, très honorée. J'adore ce que vous faites.

Roger – Je fais des saucisses.

Rosalie – Oui, c'est bien ce que je disais. Monsieur Cassoulet, la réputation de vos saucisses vous précède. J'espère que vous nous ferez l'honneur de nous en faire goûter quelques-unes ce soir...

Roger – Ma foi, si vous y tenez, on pourra toujours improviser un barbecue.

Rosalie – Je parie aussi que vous êtes homme à apprécier une bonne sangria.

Brigitte – C'est-à-dire que... Nous n'avions pas prévu, mais...

Rosalie – Ah oui mais la sangria, ça ne s'improvise pas. C'est comme les fosses septiques ou les dîners mondains. Pour que le mélange révèle tout son arôme, il faut que les ingrédients macèrent un bon bout de temps dans leur jus.

Roger – Je vais voir ce que je peux faire pour la sangria.

Rosalie – Ah oui, sinon nous serions très déçus.

César – Vous pensez bien que ce n'est pas pour écouter la Castafiore que nous sommes ici ce soir.

Roger – La Castafiore ?

César – Lacordéon !

Rosalie (*à César*) – Ils sont vraiment très cons.

Brigitte (*à Roger*) – Avoue qu'ils sont drôles, non ?

Roger – Plus que l'expert-comptable, en tout cas...

Brigitte – Plus drôles qu'eux tu meurs, c'est texto ce que m'a dit à leur sujet Levi-Strauss...

Rosalie – Vous avez personnellement connu Levi-Strauss ?

Roger – Oui, j'ai eu ce privilège. Quelqu'un de très amusant, vous ne trouvez pas ?

Rosalie – Ce n'est pas la qualité principale qu'on lui reconnaissait de son vivant, mais bon...

Brigitte – Nous parlons bien de celui qui a fait peindre le plafond de la Chapelle Sixtine au fond de sa piscine !

César – Je ne sais pas... J'essaie d'imaginer Levi-Strauss en maillot de bain au bord de sa piscine...

Rosalie – Je sens qu'on va vite s'emmerder ici.

César – Monsieur Cassoulet, en tant que peintre, permettez-moi de vous dire que vous avez un visage très expressif.

Roger – Merci...

César – Quant à vous Madame Cassoulet, le vôtre reflète une noblesse naturelle qui dément catégoriquement le côté ridicule de votre patronyme.

Brigitte – Merci.

César – Cela vous plairait-il que je fasse un portrait de vous et de votre famille ?

Brigitte – Notre famille ?

César – Vous avez bien une fille, n'est-ce pas ?

Brigitte – Oui.

Rosalie – Un portrait de la famille Cochonou.

Roger – C'est Cassoulet.

César – Vous pourriez l'accrocher dans le grand escalier de votre château à côté de ceux de vos ancêtres.

Roger – Je ne sais pas si... C'est cher ?

César – Ce serait une œuvre unique. Entièrement déductible de votre ISF.

Fatima revient.

Fatima – Monsieur et Madame Badmington sont là. Comme vous m'aviez dit de les introduire.

César – Ce cher Badmington. Vous savez qu'il a été Ambassadeur du Panama au Vatican ?

Brigitte – C'est même pour cela que nous l'avons invité.

Monsieur et Madame Badmington arrivent. Lui tout en blanc avec un panama. Elle style latino.

Brigitte – Soyez les bienvenus dans notre modeste demeure en ruine.

Gregory – Merci. C'est un château d'époque, n'est-ce pas ?

Roger – Tout à fait.

Gregory – Mais de quelle époque, exactement ?

Roger – Alors là vous me posez une colle. En tout cas, le Maréchal Pétain a dormi dans mon lit.

Conchita – Pas avec votre femme, j’espère...

Brigitte – Madame Badmington, je présume.

Conchita – Bonjour. Mais appelez-moi Conchita, je vous en prie.

Roger – Quelle drôle d’idée... Pourquoi est-ce que je vous appellerais Conchita ? Vous cherchez à faire des heures de ménage ?

Brigitte – Nous avons déjà une bonne qui s’appelle Fatima.

Conchita (*pincée*) – Conchita, parce que c’est mon prénom ! Conchita de Bourbon Badmington. Monsieur Cassoulet, nous descendons en ligne directe de Louis XIV.

Rosalie – Par les soubrettes, sans doute...

Roger – Louis XIV ? Vous voulez dire le Roi Soleil ? Tu te rends compte Brigitte ?

Brigitte – Ah oui, quand même...

Conchita – Le Roi d’Espagne est un cousin éloigné de mon père.

Brigitte – C’est vrai que l’Espagne, ce n’est pas la porte à côté.

Gregory – Ma femme est très chatouilleuse pour tout ce qui touche à son pedigree.

Brigitte – Je vois... Et vous-même, Monsieur Badmington ? J’imagine que ce sont vos ancêtres qui ont inventé ce noble jeu ?

Gregory – Quel jeu ?

Brigitte – Le jeu de raquette.

Gregory – Eh bien vous ne croyez pas si bien dire, Cassoulet. Il est vrai que racket et Panama sont des mots qui vont très bien ensemble. Et cette noble activité, comme vous dites, n’est pas tout à fait étrangère à la fortune amassée par mon père sous le règne du Général Noriega.

Roger – Noriega, ce nom me dit quelque chose...

Conchita – C’est un trafiquant de drogue qui a reçu la Légion d’Honneur des mains de votre Président François Mitterrand lui-même.

Brigitte – Ah très bien...

Gregory – Qui lui-même avait reçu la Francisque des mains du Maréchal Pétain en personne...

Roger (*en aparté à Brigitte*) – Je t’avais dit que c’était des gens très bien...

Conchita – Mais dites-moi Monsieur Cassoulet, est-ce qu’au moins vous avez un fantôme dans votre château ?

Brigitte – Pas encore, Madame Badmington...

Roger – En tout cas pas à notre connaissance...

Conchita – Comme c’est dommage. Un château hanté... Ça donnerait davantage de prix à cette ruine.

Brigitte – Un fantôme... Je ne sais pas... Il faudrait qu’un crime horrible s’y produise.

Conchita – On ne sait jamais, c’est peut-être pour ce soir.

Gregory – En tout cas, si vous vendez votre château un jour, faites-moi signe.

Brigitte – Vous souhaitez vous installer définitivement dans la région ?

Gregory – Non, c’est pour mettre toutes ces vieilles pierres en caisse, les ramener par bateau au Panama et reconstruire votre château classé dans le parc de notre ranch à Panama City.

Roger rit bruyamment.

Roger – Très drôle.

Mais apparemment, les Badmington ne plaisantent pas..

Gregory – En tout cas, merci pour cette invitation. Nous sommes très impatients d’entendre Monsieur Lacordéon.

Conchita – Mais vous ne nous avez rien dit du programme...

Brigitte – Le programme de la soirée ? Eh bien on va commencer par prendre l’apéro...

Gregory – Le programme du concert ! Le Maître ! Que va-t-il nous chanter ?

Brigitte – Ah... Eh bien... Je crois que c’est une surprise.

Roger – Mais je pense que vu le montant de son cachet, il jouera les plus grands tubes de l’opéra.

Samantha arrive.

Brigitte – Et voici notre fille Samantha.

Gregory – Bonsoir Mademoiselle Cassoulet.

Roger – Elle va vous conduire jusqu’à vos places pour le concert, autour de la piscine.

Samantha – Les pourboires sont autorisés. Vous n’oubliez pas l’ouvreuse ?

Brigitte – Nous avons dressé la scène sur la plateforme du plongeur de cinq mètres. Comme ça tout le monde verra bien.

Conchita – Dans ce cas... le Maître n'a plus qu'à se jeter à l'eau.

Roger – Samantha, tu as vu le virtuose ?

Samantha – Non...

Brigitte – Pourtant il est assez gros.

Samantha – Par ici Monsieur, Madame... Vous désirez faire l'acquisition du programme ?

Samantha sort avec Gregory et Conchita.

Roger – Mais qu'est-ce qu'il fout, Lacordéon ?

Rosalie – On s'emmerde déjà.

Roger – Je vous rappelle quand même que c'est vous qui êtes supposés nous distraire !

Brigitte – Je vais aller voir...

Brigitte sort.

César – Vous savez, les Badmington sont des gens très influents.

Roger – Vous pensez qu'ils pourraient parrainer notre candidature pour le Club Philanthropique des Dîners de Beaucon ?

César – Certainement. On dit même que les Badmington jouent au tennis avec les Obama.

Roger – Non ? En double mixte ?

César – Le père de Conchita a bien connu le Général Pinochet. Elle m'a même montré un jour une photo dédicacée de Mussolini que lui a laissée son grand-père.

Roger – C'est fantastique.

Brigitte revient accompagnée de Madame Azkanouch Aznavourian.

Brigitte – Madame Aznavourian nous fait l'honneur d'une petite visite de courtoisie...

Roger – Madame Aznavourian, quelle surprise !

Azkanouch – Bonsoir, bonsoir... Mais je vous en prie appelez-moi Azkanouch.

Brigitte – Azkanouch ? Je pensais que le diminutif d'Aznavourian c'était Aznavour...

Azkanouch – Non, Azkanouch, c'est mon prénom. Azkanouch Aznavourian.

Brigitte (*en aparté à Roger*) – Tu parles d’un nom à coucher dehors... Quel bon vent vous amène Azkanouch ?

Azkanouch (*entre ses dents*) – Un vent mauvais, salope...

Brigitte – Pardon ?

Azkanouch – Non, je disais... Je passais juste en coup de vent pour vous saluer. Nous sommes voisins, après tout. D’un château l’autre, entre Beauconchâtelains, on peut bien se rendre de petits services, non ?

Brigitte – Bien sûr !

Roger – Mais je vous en prie, restez un peu avec nous. Nous avons invité Monsieur Lacordéon à jouer pour nous quelques grands airs. Vous le connaissez, je crois...

Azkanouch – Oui, tout à fait... D’ailleurs, je ne comprends pas. C’est chez moi qu’il devait jouer ce soir...

Brigitte – Non ? Ah oui c’est étonnant. Ça doit être un petit malentendu...

Azkanouch prend soudain Brigitte par le col.

Azkanouch – Morue ! Je te prédis un avenir sombre si tu ne me rends pas Lacordéon tout de suite. Et je te préviens : je suis prête à tuer pour obtenir la place qui vient de se libérer au Club Philanthropique des Dîners de Beaucon...

Brigitte – Voyons, la violence n’a jamais rien résolu... Nous allons sans doute trouver un arrangement.

Azkanouch lâche Brigitte, reprend son sang-froid et revient à un ton plus doux.

Azkanouch – En attendant, si vous permettez, j’ai deux mots à dire à Monsieur Lacordéon...

Brigitte – Mais je vous en prie... Le concert va bientôt commencer. Allez-y, c’est par ici.

Roger, Brigitte et Azkanouch sortent.

Rosalie – Entre les anciens riches et les nouveaux, je ne sais pas ce que je préfère.

César – Au moins les nouveaux riches ont de l’argent. Sinon, Cassoulet n’aurait jamais pu nous offrir un récital de Frédéric Lacordéon.

Rosalie – Remarque, ils ont du flair les Cassoulet. C’est vrai que Lacordéon est un virtuose au sommet de son art.

César – Les cochons truffiers aussi ont du flair, mais où irait-on si on leur laissait manger les truffes. (*Soupirant*) Au sommet de son art...

Rosalie – En tout cas, pour l’instant, il est au sommet du plongeur.

Ils sortent. Roger et Brigitte reviennent.

Roger – Ça y est, j’ai demandé qu’on nous livre un piano.

Brigitte – Comment tu as fait ?

Roger – Piano Presto. J’ai trouvé ça sur internet. Les deux livreurs devraient être là d’une minute à l’autre. C’est dingue, maintenant, tu peux te faire livrer un piano comme tu te ferais livrer une pizza.

Brigitte – Parfait. Mais où est-ce qu’il est passé, ce virtuose ?

On entend un bruit de tronçonneuse.

Brigitte – Qu’est-ce que c’est que ce vacarme ?

Roger – Fatima !

Fatima arrive.

Fatima – Monsieur ?

Roger – Dites au jardinier que ce n’est pas le moment de couper les arbres du parc à la tronçonneuse ou de tailler les haies. Le concert va commencer.

Fatima – Bien Monsieur, je vais aller voir...

Fatima sort.

Brigitte – Je ne savais pas que nous avions un jardinier.

Roger – Moi non plus, c’est bien ça qui m’inquiète...

Samantha revient.

Brigitte – Alors ma chérie, tout va bien ?

Samantha – Ça va, merci.

Brigitte – Je voulais dire... avec Charles-Edouard ? Comment le trouves-tu ?

Samantha – Qu’une chose soit bien claire entre nous, maman. Je n’ai rien contre les unions arrangées, mais je n’accepterai jamais un mariage forcé avec un type qui porte des mocassins à pompons.

Roger – Enfin, ma chérie, c’est un De la Ratelière de Casteljarnac ! Ses parents sont membres du Club !

Fatima revient.

Fatima – On a retrouvé Lacordéon.

Roger – Ah ! Tant mieux ! Et où est-il ?

Fatima – Dans la piscine !

Brigitte – Il a piqué une tête dans la piscine ?

Roger – Depuis le plongeoir de cinq mètres ?

Brigitte – Le concert doit commencer dans un instant ! Ce n'est pas le moment de faire trempette !

Fatima – Hélas, Lacordéon a rendu son dernier soupir, Madame.

Roger – Comment ça son dernier soupir. Vous voulez dire qu'il est mort ?

Rosalie passe comme un zombie.

Rosalie – Il est sûrement mort d'ennui.

Fatima – Il est dans la piscine, le corps d'un côté et la tête de l'autre. L'eau est rouge de sang. On dirait une sangria géante...

Brigitte – Oh mon Dieu, non ! On avait dit pas de sangria !

Roger – Allons voir ça de plus près... Il est peut-être encore temps de recoller les morceaux...

Fatima, Roger et Brigitte sortent. Marc-Antoine, une tronçonneuse à la main, et Azkanouch, la robe tachée de sang, reviennent.

Marc-Antoine – Je crains de m'être un peu laissé emporter.

Azkanouch – Un peu ? Vous l'avez décapité !

Marc-Antoine – C'est quand même vous qui le teniez par les pieds...

Azkanouch – Je voulais juste le forcer à honorer son contrat !

Marc-Antoine – Vous aussi vous couchiez avec lui ?

Azkanouch – Il devait donner un concert chez moi ! Maintenant, ça va être beaucoup plus difficile, évidemment !

Marc-Antoine – C'est vous qui m'avez demandé de vous aider...

Azkanouch – À l'attraper, oui ! Je ne pensais pas que vous vouliez le couper en deux ! Pourquoi vous avez fait ça ?

Marc-Antoine – Je l'ai reconnu tout de suite. C'est l'amant de ma femme. Enfin lui et une bonne moitié de l'orchestre de l'Opéra de Paris.

Azkanouch – Lacordéon, vous êtes sûr ?

Marc-Antoine – Si ce n'est lui, c'est donc son frère. Un bon musicien est un musicien mort, croyez-moi.

Azkanouch – Très bien... Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ?

Marc-Antoine – On pourrait peut-être profiter du buffet ? Un petit verre de vin, ça nous remettra de nos émotions. Je ne sais pas si ça se marie très bien avec mes médicaments, mais bon...

Azkanouch – Remarquez, vous avez raison. Au point où on en est.

Marc-Antoine – Faisons comme si de rien n’était.

Azkanouch – Comme si de rien n’était ? Ça s’est passé sur le plongeoir de cinq mètres, tous ces gens qui étaient réunis pour le concert nous ont vus !

Marc-Antoine – On dira que c’était un accident.

Azkanouch (*désignant la tronçonneuse*) – Vous feriez quand même mieux d’aller ranger ça avant d’aller au buffet.

Marc-Antoine – Vous avez raison... Je vais la remettre dans mon coffre... Ça peut encore servir...

Ils sortent. Les Badminton reviennent.

Gregory – Alors ? Qu’est-ce que tu penses du charcutier et de son boudin ?

Conchita – Monsieur et Madame Cassoulet ? Un peu... gras, non ?

Gregory – Le cassoulet, c’est toujours un peu gras...

Conchita – C’est à la graisse d’oie... En tout cas, ils ont un très beau château...

Gregory – Oui. Je le verrais bien dans le parc de notre ranch à Panama City. Qu’est-ce que tu en penses ?

Conchita – On ne savait pas quoi s’offrir pour notre anniversaire de mariage ! Ça nous rappellera la France !

Gregory – Le château est déjà en ruine, ce sera plus facile à démonter. Tu crois qu’ils accepteraient de nous le vendre ?

Conchita – Si nous acceptions de les parrainer pour le Club Philanthropique des Dîners de Beaucon, ça les mettrait de bonne humeur.

Gregory – Ils t’en ont parlé ?

Conchita – Ils seraient prêts à vendre leur fille pour faire partie du Club !

Gregory – On ne peut quand même pas accepter ces gens-là parmi nous.

Conchita – Tu imagines ? Roger Cassoulet, fabricant de saucisses, membre du Club Philanthropique des Dîners de Beaucon !

Gregory – Si encore il en vendait beaucoup...

Conchita – Tu as raison. Passé les 100 millions de chiffre d’affaires, la saucisse ou le steak haché deviennent des produits nobles.

Gregory – C’est un fait qu’aujourd’hui, Herta ou Mac Donald sont pratiquement devenus des titres de noblesse.

Conchita – Mais tout de même... Cassoulet...

Gregory – Ils ne font pas partie de notre monde, c’est évident. Tu as vu comment ils sont habillés ?

Conchita – Je suis bien d'accord avec toi...

Gregory – Ces gens sont d'une vulgarité...

Conchita – Mais alors pour le château, qu'est-ce qu'on fait ? Pour délocaliser ce monument historique chez nous au Panama, il faudrait pour le moins obtenir l'autorisation du maire.

Gregory – Le maire fait partie du Club, non ?

Conchita – C'est même le président d'honneur !

Gregory – Entre membres bienfaiteurs, on peut bien se rendre de petits services. Au nom de l'amitié entre la France, le Panama et le Vatican...

Conchita – Et si on demandait au maire de faire classer cette ruine comme logement insalubre ?

Gregory – On fait exproprier les Cassoulet et après on rachète le château à la mairie à un prix d'amis.

Conchita – La place de ces nouveaux riches n'est pas dans un château d'époque, c'est évident. Alors qu'est-ce qu'on fait, Gregory ?

Gregory – Et si nous filions à l'anglaise, Conchita ?

Conchita – Après tout ce n'est pas un dîner, c'est seulement un apéritif. Je te suis...

Mais Brigitte revient, passablement perturbée, leur coupant la route.

Conchita – Tout va bien, Madame Cassoulet ?

Brigitte – Oui, oui, ça baigne. À propos, si vous voulez profiter de la piscine. Euh non, pardon, on vient de mettre le robot, il y avait quelques feuilles mortes...

Gregory – En cette saison ?

Brigitte – Mais je vous en prie, allez dans la chambre à coucher.

Conchita – Pardon ?

Brigitte – Louis XVI a dormi dedans juste avant d'être guillotiné.

Gregory – Louis XVI, vraiment ? Je l'ignorais. C'est pourtant mon ancêtre en ligne directe...

Brigitte – Ou Valéry Giscard d'Estaing, je ne sais plus.

Conchita – Si nous allions voir ça, Gregory ?

Gregory – Je te suis, Conchita.

Les Badmington sortent. Roger revient.

Brigitte – Qu'est-ce qu'on fait de Lacordéon ? On ne peut pas le laisser comme ça ! Après avoir piqué une tête dans la piscine, en oubliant le reste du corps sur le plongeoir...

Roger – J'ai récupéré la tête avec l'épuisette, et je l'ai mise dans notre chambre en attendant.

Brigitte – Dans notre chambre ?

Roger – Il y a du monde plein le château ! En principe, c'est le dernier endroit où les gens iront regarder...

Brigitte – C'est clair...

Samantha revient.

Samantha – Eh ben... Moi qui pensais que cette soirée serait ennuyeuse à mourir... Finalement, c'est un remake de *Massacre à la Tronçonneuse*...

Roger – Un massacre... Tout de suite les grands mots... C'est peut-être un simple accident... Ce sont des choses qui arrivent...

Samantha – Comment peut-on mourir accidentellement décapité par une tronçonneuse ?

Brigitte – Un meurtre, tu crois ? Mais qui ? Et pourquoi ?

Samantha – Quelqu'un prêt à tout pour échapper à un concert de musique classique, peut-être...

Brigitte – Oh mon Dieu, c'est vrai... Le concert ! On n'avait déjà pas de piano, maintenant on a un pianiste sans tête...

Roger – Ne te fais pas de soucis, ma chérie. Après tout, il y a des choses plus importantes dans la vie, non ?

Samantha – Je vous rappelle qu'on vient de trouver un mort. Il faudrait quand même songer à appeler la police...

Roger – La police ? Tu crois ?

Brigitte – Ça risque de plomber l'ambiance.

Samantha – Et une tête sans corps flottant au milieu de la piscine, tu ne crois pas que ça risque de plomber l'ambiance ?

Roger – Et toi, tu ne pourrais pas faire quelque chose ? Je veux dire, avec ton métier...

Samantha – Je suis thanatopracteur, pas chirurgien ! Et puis recoller une tête, c'est très délicat. Si je savais faire ça, vous pensez bien que je vous aurais déjà trouvé un donneur pour une greffe de cerveau.

Roger – OK, je vais appeler la police.

Roger sort. Arrive Joseph en soutane.

Joseph – La porte était ouverte, je me suis permis d’entrer...

Brigitte – Ah, bonjour.

Samantha – Pour les derniers sacrements, vous arrivez trop tard, mon Père...

Joseph – Quelqu’un est mort, ma sœur ?

Brigitte – Euh... Oui, mais rassurez-vous. Ce n’est peut-être que provisoire...

Joseph – Provisoire ?

Samantha – Un petit accident domestique, trois fois rien. L’important c’est de garder la tête sur les épaules, pas vrai ?

Joseph – En tout cas, si quelqu’un a besoin du secours de la religion, je suis là.

Brigitte – Merci mon Père, mais on a déjà appelé Police Secours.

Joseph – Mademoiselle Cassoulet, je présume.

Brigitte – Samantha, voici le Père Joseph.

Joseph relaque Samantha avec un air lubrique.

Joseph – Je ne crois pas vous avoir encore vue à confesse...

Roger revient.

Roger (à Brigitte) – Qu’est-ce qu’il fait là, celui-là ?

Brigitte – C’est moi qui l’ai invité pour donner à cette soirée une touche de respectabilité... Mon père, je vous présente mon mari, Roger.

Joseph – Bonjour mon fils.

Samantha (à Brigitte) – Drôle de curé... Il m’appelle ma sœur, et il appelle papa mon fils...

César et Rosalie arrivent, passablement éméchés.

Brigitte – Et voici nos amis César et Rosalie. Vous verrez, ils sont très drôles. En tout cas, c’est pour ça qu’on les a invités...

Rosalie – Bonjour Mon Père. Alors cette garde à vue, pas trop éprouvante ?

Joseph – Mon Dieu, quand on a sa conscience pour soi...

Brigitte – Ah mais vous vous connaissez !

Rosalie – Le Père Joseph est un ami du théâtre contemporain.

César – Et de l’art moderne !

Joseph – Il faut bien vivre avec son temps. Et reconnaissons que la religion n'a pas toujours su s'adapter assez vite aux idées nouvelles.

César – Vous avez raison, mon Père. La religion, c'est comme la royauté, ces vieilles choses-là ça rassure, mais il faut bien admettre un jour ou l'autre que ça ne sert à rien.

Rosalie – Si on avait guillotiné le pape en même temps que Louis XVI, le problème du catholicisme, en tout cas, serait résolu depuis longtemps.

Brigitte – Elle est drôle...

Joseph – Vous croyez qu'elle plaisantait ?

César – Je ne suis pas sûr... C'est son grand truc ça, surtout quand elle a un peu bu. Elle est persuadée que si on guillotinaient la moitié de la planète, l'autre moitié s'en sortirait mieux.

Joseph – Ah oui...

César – Je serais assez d'accord avec elle sur le principe, mais nos avis divergent parfois sur le choix de la moitié à guillotiner...

Charles-Edouard arrive.

Rosalie – Commençons par raccourcir tous ceux qui portent des chemises Lacoste.

César et Rosalie sortent.

Edouard – Ah, bonjour Monsieur le Maire.

Samantha – Monsieur le Maire ?

Joseph – Désolé, Monsieur et Madame Cassoulet, je manque à tous mes devoirs. Je me présente : François Joseph Martin Duval. Oui, je le confesse, j'ai trouvé un autre moyen de cumuler les mandats. Je suis à la fois le curé et le maire de cette petite ville.

Edouard – C'est aussi une façon assez radicale de résoudre le problème de la séparation de l'Église et de l'État...

Samantha – Et comme ça, le curé peut confesser le maire pour ses turpitudes sans risquer de voir le confessionnal branché sur écoute par des juges de gauche.

Edouard – Monsieur le Curé-Maire est aussi le Président d'Honneur du Club Philanthropique des Dîners de Beaucon.

Joseph – Pour vous servir.

Edouard – À propos, Monsieur le Maire, vous avez un candidat pour le Club ? Vous savez qu'une place vient de se libérer suite au décès du marquis de Karlsberg Kronembourg.

Joseph – Comment ne le saurais-je pas ? C'est moi qui lui ai administré les derniers sacrements.

Brigitte pousse Roger du coude.

Roger – Monsieur le Curé, je veux dire Monsieur le Maire, mon épouse et moi-même serions très honorés si...

Arrivent les policiers Ramirez et Sanchez (hommes ou femmes). Charles-Edouard sort.

Roger – Ah voilà les livreurs... Messieurs, je ne sais pas si ce sera nécessaire de décharger le piano du camion, le pianiste a...

Brigitte – Le pianiste a perdu la tête.

Ramirez – Le piano ?

Sanchez – C'est-à-dire que... Nous ce serait plutôt le violon...

Ramirez – Commissaire Ramirez, et voici mon adjoint Sanchez.

Roger – Pardon Commissaire, je vous avais pris pour des livreurs...

Brigitte – Nous donnons un récital de piano, ce soir, et mon mari a oublié le piano.

Roger – Mais je vous en prie, soyez les bienvenus. Et si vous pouviez mener votre enquête discrètement pour ne pas trop perturber nos invités.

Brigitte – Ce sont des gens d'un certain niveau, vous comprenez ? Ils sont venus pour un concert, pas pour un Cluedo...

Roger – On ne voudrait pas leur gâcher la soirée, vous voyez ?

Sanchez – Maintenant, si le pianiste est mort, ils vont bien s'apercevoir tôt ou tard qu'il n'y a pas de concert, non ?

Roger – Oui en même temps ce n'est pas faux...

Brigitte – À tout hasard, vous ne jouez pas du piano, vous, Commissaire.

Ramirez – Ma foi non. Mon adjoint joue un peu avec des trombones à ses heures perdues. C'est son violon d'Ingres.

Brigitte – Je vais téléphoner aux livreurs pour annuler le piano.

Ramirez – D'ailleurs, c'est amusant, on parle toujours du violon d'Ingres, mais qu'est-ce qu'il faisait dans la vie ce Monsieur Ingres, quand il ne jouait pas de violon ?

Roger – Ma foi, je n'en ai aucune idée...

Ramirez – Bon assez bavardé. Alors Monsieur Cassoulet, si vous m'expliquez exactement ce qui se passe ici ?

Roger – Je vais tout vous dire Commissaire Ramirez.

Ramirez – D'accord. Mais avant toute chose, dites-moi, Cassoulet.

Roger – Oui Commissaire ?

Ramirez – Cassoulet... Vous avez dû morfler étant jeune avec un nom pareil.

Roger – Ah Commissaire, si vous saviez...

Ramirez – Racontez-moi ça.

Roger – Oh le plus souvent c'était... Cassoulet, il pète plus haut que son cul.

Sanchez – Comprends pas...

Ramirez – Voyons, Sanchez, le cassoulet...

Sanchez – Ah oui, je vois.

Roger – Et je ne vous parle même pas de ma femme.

Sanchez – Votre femme ?

Roger – Madame Cassoulet...

Ramirez – Fallait-il qu'elle vous aime pour accepter de devenir Madame Cassoulet. C'était quoi votre nom de jeune fille ?

Brigitte – Mademoiselle Fayot.

Ramirez – Le destin... Vous étiez faits pour vous rencontrer...

Sanchez – Je me doute de ce que vous avez subi tous les deux. Les moqueries, les quolibets. Moi, je m'appelle Sanchez, alors vous comprenez...

Roger – Ma foi non, mais vous allez nous expliquer ça. Asseyez-vous Sanchez... (*Sanchez se fige, vexé, et le fusille du regard.*) Ah non mais... Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire...

Les Badminton reviennent affolés.

Gregory – Oh mon Dieu, nous venons d'apercevoir le fantôme de Marie-Antoinette !

Ramirez – Marie-Antoinette ?

Conchita – Je vous assure ! Elle tenait la tête de Louis XVI entre ses mains !

Roger – Comme vous nous avez dit qu'ils avaient dormi dans votre chambre, nous les avons tout de suite reconnus !

Conchita – Dans la chambre !

Roger – Ah non, c'est juste que...

Sanchez – Marie-Antoinette ? C'est qui ça encore ?

Ramirez – Dites donc, Cassoulet, c'est une véritable boucherie, chez vous...

Roger – Pour la tête, je plaide coupable, Commissaire... C'est moi qui l'ai posée sur le guéridon dans la chambre, pour ne pas effrayer nos invités.

Brigitte – Une tête sanguinolente, flottant dans la piscine, vous comprendrez aisément que...

Roger – Mais pour ce qui est de Marie-Antoinette, je vous assure que je ne suis au courant de rien...

Ramirez – Allons voir ça de plus près, Sanchez...

Gregory, Conchita, Brigitte, Roger, Ramirez et Sanchez sortent. Edmond et Marianne reviennent.

Edmond – J'imagine déjà les gros titres de *La Provence* demain matin : Apéro tragique à Beaucon-les-deux-Châteaux. Bilan un mort.

Marianne – Finalement, on ne s'ennuie pas chez les Cassoulet.

Edmond – Et dire qu'on n'en est qu'à l'apéro.

Charles-Edouard arrive.

Edouard – Je commence à avoir faim, pas vous ?

Edmond – Malheureusement, il va falloir attendre. Pour l'instant, on ne peut pas accéder au buffet.

Edouard – Et pourquoi ça ?

Marianne – Mais parce qu'il fait partie de la scène de crime ! Tu n'as pas vu les rubans jaunes que viennent de déployer Starsky et Hutch ?

Edmond – C'est bien notre chance.

Marianne – Tu as parlé à Cassoulet de ton projet d'éolienne ?

Edmond – Je n'ai pas encore eu l'occasion, figure-toi. Et avec ce qui vient de se passer, ça ne va pas être évident de trouver une transition habile...

Edouard – Tu crois ?

Marianne – Et toi, avec la petite Cassoulet, comment ça se présente ?

Edouard – Malheureusement, j'ai bien peur de ne pas être son genre.

Marianne – Pas son genre ? Un De la Ratelière de Casteljarnac ? Elle ne manque pas de toupet !

Edmond – Et c'est quoi, son genre ?

Edouard – Va savoir... Le genre féminin, peut-être.

Marianne – Non ?

Edmond – Comme quoi... Il n'y a pas besoin d'avoir un nom de famille à particule pour appartenir à une famille de dégénérés...

Ils s'apprêtent à sortir.

Marianne – Edmond, je crois qu'il serait temps de trouver d'autres moyens de subsistance que les dîners de Beaucon...

Edouard – Au fait, j'ai oublié de vous dire, Madame Aznavourian nous invite chez elle à un digestif dînatoire.

Edmond – Apéritif dînatoire, digestif dînatoire... C'est bien beau tout ça, mais quand est-ce qu'on mange ?

Ils sortent. Roger et Brigitte reviennent.

Brigitte – C'est une catastrophe.

Roger – Maintenant évidemment, ça va être beaucoup plus difficile de nous trouver un parrain pour le Club Philanthropique des Dîners de Beaucon.

Brigitte – Et de dénicher le mari idéal pour notre fille !

Samantha revient.

Brigitte – Alors ma chérie ? Qu'est-ce que tu penses de Charles-Edouard ?

Samantha – Non mais vous êtes des malades ! On vient de retrouver un cadavre sans tête dans notre piscine, et votre souci est de savoir à qui accorder ma main ?

Roger – Dis-nous au moins comment tu le trouves !

Samantha – Écoutez... Je crois que ça ne va pas être possible.

Roger – Pourtant c'est un gentil garçon.

Samantha – Oui mais... Je suis lesbienne, voilà !

Brigitte – Non...

Roger – Oh mon Dieu, Samantha, mais c'est épouvantable ! Et qui est le père ?

Brigitte – Elle a dit lesbienne, Roger... Pas enceinte...

Roger – Lesbienne ? Comment ça, lesbienne ? Non ? Tu veux dire... Mais c'est une catastrophe.

Brigitte – C'est sûr que maintenant ça va être beaucoup plus difficile de la marier.

Roger – Et tu as rencontré quelqu'un ? Je veux dire... Une femme...

Samantha – Oui.

Brigitte – Est-ce qu'elle est de bonne famille, au moins ?

Roger – Après tout un gendre ou une belle-fille. Si elle est baronne.

Samantha – Elle n'est pas baronne, c'est... C'est la bonne !

Brigitte – Oh mon Dieu, Roger, la bonne...

Roger – La bonne ? Celle qui s'habille en homme ?

Brigitte – Je me disais bien qu'elle n'était pas catholique. On aurait dû se méfier.

Roger – Se méfier ? C'est parce que tu te méfiais de moi que tu as engagé une bonne qui s'habille en homme.

Brigitte – Ça y est, ça va être de ma faute maintenant.

Roger – Ce n'est pas ce que je voulais dire, tu sais bien...

Brigitte – Mais tu as raison... On aurait mieux fait d'engager une bonne portugaise.

Roger – Fatima n'est pas portugaise ?

Brigitte – Pourquoi Fatima serait-elle portugaise ?

Roger – Je ne sais pas, moi... À cause de ses moustaches...

Sanchez et Ramirez reviennent.

Roger – Commissaire, vous ne devinerez jamais ce qui nous arrive...

Ramirez – Quoi encore ?

Brigitte – Notre fille est lesbienne.

Ramirez – Écoutez Monsieur Cassoulet, je ne pense pas que ce soit du ressort de la police... Nous ne sommes pas en Iran !

Sanchez – Je vous rappelle que nous avons deux morts sur les bras.

Brigitte – Deux ? Ah oui, c'est vrai, j'avais oublié. Louis XVI et Marie-Antoinette...

Roger – Alors c'est qui, cette Marie-Antoinette ?

Sanchez – D'après les papiers que j'ai retrouvés sur elle, elle s'appellerait plutôt Rosalie.

Brigitte – Rosalie ? L'auteure de théâtre ?

Sanchez – Ce nom me dit quelque chose, chef.

Ramirez – Bien sûr, c'est l'auteure de la pièce que nous jouons en ce moment.

Sanchez – Voilà, c'est ça !

Ramirez – Mais qui pourrait bien avoir envie d'assassiner une auteure de théâtre.

Sanchez – Pour ne pas avoir à payer les droits d'auteur, chef ?

Ramirez – C'est une piste sérieuse, en effet, Sanchez... Il faudra penser à interroger le producteur et le metteur en scène de ce spectacle.

Samantha – C'est vraiment n'importe quoi, cette pièce...

Rosalie réapparaît, un drap sur elle et une tête à la main.

Brigitte – Ciel, le fantôme de Marie-Antoinette, avec la tête de son mari entre les jambes ! Je veux dire entre les mains...

Rosalie regarde la tête qu'elle a entre les mains.

Rosalie – J'ai l'impression d'avoir déjà vu cette tête quelque part...

César arrive derrière elle.

César – Mais oui Rosalie, c'est Frédéric Lacordéon, nous l'avons croisé l'année dernière à un dîner chez les De la Ratelière de Casteljarnac. On avait très mal mangé d'ailleurs...

Ramirez – Si je comprends bien, le deuxième cadavre n'est pas mort.

César – Excusez-la, Commissaire. Je lui ai pourtant déjà dit de ne pas mélanger l'alcool avec la cocaïne.

Ramirez – Sanchez, mettez-la sous scellés.

Sanchez – Que je mette l'auteure de la pièce sous scellés, chef ?

Ramirez – Pas elle ! La tête ! C'est une pièce à conviction.

Sanchez – Ah oui... C'est même une partie de la victime...

César et Rosalie sortent. Gregory et Conchita Badmington arrivent.

Gregory – Mais enfin qu'est-ce qui se passe ici ?

Ramirez – C'est qui ce guignol, encore ?

Roger – Gregory et Conchita Badmington, Commissaire. Monsieur Badmington est ambassadeur du Panama au Vatican, ou l'inverse, je ne sais plus très bien.

Brigitte – C'est aussi le Vice-Président du Club Philanthropique des Dîners de Beaucon.

Roger – Et à ce qu'on dit, les soirées de l'Ambassadeur sont toujours un succès...

Ramirez – Bon nous allons interroger tout ce beau monde... Que personne ne sorte d'ici sans mon autorisation.

Gregory – Mais enfin... Je suis ambassadeur ! Je peux violer une bonne soeur et tuer un commissaire de police, ou l'inverse, en toute impunité. À quoi ça servirait sinon d'avoir un passeport diplomatique ?

Ramirez – Attachez-moi celui-là à un radiateur et mettez-lui quelques coups de bottin mondain sur le crâne pour le calmer un peu. On l'interrogera plus tard.

Gregory – Vous ne savez pas ce que vous faites, Commissaire. Je me plaindrai au Quai d'Orsay !

Sanchez – Faites voir votre passeport...

Gregory lui tend son passeport.

Sanchez – Panama... Le Vatican... Ça sent le trafic international de stupéfiants à plein nez, chef... C'est sûrement lui qui fournit sa coke à l'auteure de la pièce.

Ramirez – Comment savez-vous que l'auteure de cette pièce est cocaïnomane, Sanchez ?

Sanchez – Chef, comment pourrait-on écrire une histoire aussi délirante sans être sous l'emprise de produits stupéfiants comme la caféine ou la cocacolaïne ?

Ramirez – Ce n'est pas faux, Sanchez... Et Conchita, elle a un permis de séjour ?

Conchita – Je n'ai pas pris mon passeport ! Je ne pensais pas être interrogée par la police en venant passer la soirée chez les Cassoulet. Je m'en souviendrai...

Brigitte – C'est une catastrophe, Roger...

Ramirez – Vous dites que vous êtes la femme de l'ambassadeur et que vous vous appelez Conchita.

Conchita – Oui !

Ramirez – C'est ça, Conchita... Et ma femme de ménage, elle s'appelle Marie-Chantal. Mettez-moi tout ça au frais, Sanchez. Encore une bonne portoricaine qui vient travailler chez nous au black.

Joseph arrive.

Joseph – Mon fils, au nom du Seigneur, je vous demande de faire preuve d'un peu plus de compassion.

Ramirez – Mais je le connais, celui-là...

Sanchez – Vous allez à la messe, chef ?

Ramirez – On l'a coffré hier à la sortie du lycée pour exhibitionnisme. Vous ne vous souvenez pas, Sanchez ?

Sanchez – Ah oui, maintenant que vous me le dites... Ça doit être le costume... Tout habillé, je ne le remettais pas...

Ramirez – Embarquez-moi ce pervers et attachez-le avec les autres au radiateur.

Sanchez – J'espère que le radiateur va être assez grand...

Joseph – Mais enfin... J'en référerai au Pape. Vous serez excommunié...

Ramirez (*parlant de la tête*) – Et débarrassez-moi de cette tête. J'ai l'impression qu'elle me regarde avec un drôle d'air, ça me met mal à l'aise...

Sanchez s'apprête à partir mais examine la tête.

Sanchez – Chef, vous avez remarqué ? Il manque le dentier...

Ramirez – Je ne suis pas sûr que le vol de râtelier soit le mobile du crime, mais on verra ça. On va d’abord interroger la bonne. Croyez-en mon expérience, Sanchez : dans une maison, ce sont toujours les domestiques qui sont les mieux informés.

Sanchez s’apprête à partir avec les Badmington et Joseph, tandis que Roger leur lance une dernière proposition.

Roger – En attendant, il y a quand même une bonne nouvelle : avec l’aimable autorisation du Commissaire, le buffet est ouvert... Si vous voulez en profiter...

Brigitte – Mais ce n’est pas un dîner, hein ? Tant que nous ne sommes pas encore membres du Club, nous ne nous permettrions pas, n’est-ce pas Roger ?

Roger – C’est juste un buffet. Il n’y a que de la viande froide...

Sanchez sort avec les Badmington et Joseph.

Roger – Monsieur le Commissaire, nous nageons en plein mélodrame.

Ramirez – Dites-moi, Cassoulet, vous avez déjà fait du théâtre ?

Roger – Du théâtre ? Vous voulez dire... ? Ma foi non, Commissaire.

Ramirez – C’est bien ce qui me semblait...

Sanchez revient avec Fatima.

Ramirez – Ah voilà Blanche-Neige.

Sanchez – Blanche-Neige ? Je pensais qu’elle s’appelait Fatima...

Ramirez – C’est de l’humour, Sanchez. Blanche-Neige et les trois petits cochons, vous ne connaissez pas ?

Sanchez – Les trois petits cochons ?

Ramirez – Laissez tomber... Bon, à nous deux Fatima. Alors comme ça, vous êtes transsexuelle ?

Fatima – Quoi ?

Ramirez – Vous pouvez tout nous dire, vous savez. Nous avons l’esprit très ouvert, dans la police.

Sanchez – Moi-même avant d’entrer dans cette noble institution, j’étais aux Alcooliques Anonymes.

Fatima – Vous avez cessé de boire ?

Sanchez – Non, mais depuis que je suis dans la police, je n’ai plus à me cacher.

Ramirez – C’était un alcoolique anonyme, maintenant qu’il est policier c’est un alcoolique notoire.

Sanchez – Comme vous, chef.

Ramirez – Bon, revenons à nos moutons. Alors Fatima, depuis combien de temps êtes-vous gouine ?

Sanchez – On dit lesbienne, chef. Méfiez-vous, elle pourrait nous faire un procès.

Fatima – Mais je ne suis pas lesbienne.

Ramirez – Alors pourquoi vous habillez-vous en homme ?

Fatima – Mais... parce que j'en suis un !

Sanchez – Comment ça ? Fatima, ce n'est pas un nom de femme, peut-être ?

Fatima – Si ! Mais je ne m'appelle pas Fatima...

Ramirez – Mais vos patrons vous appellent bien Fatima, non ?

Fatima – Je n'ai jamais compris pourquoi, et je n'ai pas osé les contredire. Et puis comme j'ai un prénom un peu difficile à porter, je me suis dit que Fatima, ce serait plus facile pour me faire embaucher.

Ramirez – Et comment vous appelez-vous ?

Fatima – Je m'appelle Oussama.

Sanchez – C'est vrai que Oussama, pour un transsexuel, ce n'est pas un nom facile à porter...

Fatima – Mais je ne suis pas transsexuel !

Sanchez – Bon, et en ce qui concerne ce pianiste qu'on a retrouvé coupé en deux dans la piscine, vous savez quelque chose ?

Fatima – Je crois que Madame Aznavourian voulait aussi qu'il joue ce soir chez elle.

Ramirez – Aznavourian ? Un nom plutôt louche, pour un citoyen français, Sanchez. Nous l'interrogerons aussi... Allez me chercher le témoin suivant.

Sanchez sort.

Ramirez – Vous pouvez disposer, Monsieur Fatima.

Fatima – Bien Commissaire.

Fatima s'apprête à sortir.

Ramirez – Ah une dernière chose... Vous prenez combien pour la nuit ?

Fatima – Je vous dis que je ne suis pas un travesti !

Ramirez – Je cherche seulement une femme de ménage !

Fatima – Pour la nuit ?

Ramirez – Comme je suis souvent de service de nuit, je cherche quelqu'un qui puisse passer l'aspirateur chez moi entre trois et cinq heures du matin. La journée, je dors, vous comprenez ? Ça me dérangerait...

Fatima – Excusez-moi, Commissaire. Je suis un peu sur les nerfs. Tenez, voici ma carte. Appelez-moi...

Ramirez – Oussama... Drôle de nom pour une femme de ménage...

Fatima sort. Sanchez revient avec la baronne de Casteljarnac.

Marianne – Je vous préviens, je suis la Baronne de Casteljarnac, et je descends en ligne directe d'Henri IV par ma mère.

Ramirez – C'est ça, et moi je descends en ligne directe de Rosny 2 par le TGV. Je viens d'être muté dans la région. Sanchez, fouillez-moi la Baronne de La Tronche en Biais.

Marianne – Je proteste !

Sanchez fouille la baronne.

Ramirez – Qu'est-ce que c'est que tout ça ?

Sanchez – Chef, des petites cuillères en argent, un cendrier publicitaire, des apéricubes... Il y a même un dentier !

Ramirez – Le dentier de Lacordéon !

Sanchez – Vol et recel de râtelier... vous savez dans les combien ça va chercher ça, Madame de la Ratelière ?

Marianne – Désolée... Je suis cleptomane...

Sanchez – Bien sûr. C'est ce que nous racontent tous les voleurs de dentiers qu'on arrête.

Ramirez – Et pour le pianiste, évidemment, vous allez nous dire que vous n'avez rien vu ?

Marianne – Vous voulez dire pour le happening ?

Sanchez – Le happening ?

Marianne – Ben oui. Ces artistes contemporains qui faisaient une intervention artistique au bord de la piscine des Cassoulet !

Ramirez – Qu'est-ce que vous avez vu au juste ?

Marianne – Eh bien... Ça se passait sur la plateforme du cinq mètres. Une femme a poussé le pianiste sur le plongeoir comme s'il s'agissait de la planche d'une guillotine, et un homme lui a coupé la tête avec une tronçonneuse. Je ne sais pas comment ils ont fait pour le trucage, mais c'était criant de vérité !

Ramirez – Et après ?

Marianne – La tête est tombée dans la piscine. Le corps est resté suspendu au plongeur par les bretelles. Il montait et il descendait comme un pantin accroché à un élastique. C'était assez spectaculaire à voir, croyez-moi. Là je dois dire que les Cassoulet marquent un point. Moi qui les prenais pour des ploucs totalement étrangers à l'art contemporain...

Ramirez – On ne doit pas avoir la même notion de ce qu'est l'art moderne...

Sanchez – Chef, alors il suffit d'identifier les deux suspects et notre enquête sera terminée.

Ramirez – Méfions-nous des apparences, Sanchez. Pour l'artiste comme pour l'escroc, il n'y a de réalité que l'apparence de la réalité...

Sanchez – Euh... Oui, chef...

Edmond arrive.

Edmond – On ne traite pas une femme ainsi, Commissaire. Vous m'en rendrez raison. Je vous enverrai mes deux témoins demain matin. Je vous laisse le choix des armes.

Ramirez – Très bien... Je vous propose le pistolet à flèches à trente mètres...

Edmond – Parfait. Je fournirai les arbalètes.

Ramirez – Il est drôle.

Sanchez – Je ne suis pas sûr qu'il plaisantait, Chef...

Ramirez – Vous croyez ?

Edmond (*à Marianne*) – Tout va bien, ma chérie ?

Marianne – Oui, oui... J'ai même réussi à sauver quelques apéricubes...

Ramirez – En tout cas, cette histoire semble plus compliquée qu'il n'y paraît. Il ne faut pas exclure une affaire d'espionnage, Sanchez. Lacordéon voyageait beaucoup avec son métier. Surtout à l'Est. C'était peut-être un espion à la solde du Pape.

Sanchez – Il paraît que ce Badmington joue au mini-golf avec sa Sainteté...

Ramirez et Sanchez sortent.

Roger – Monsieur de la Ratelière de Casteljarnac, quand vous aurez un moment...

Edmond – Oui mon ami ?

Roger – Vous pourriez nous parrainer pour le Club ? Nous savons qu'une place vient de se libérer...

Edmond – Il faut que j'en parle au Président... Mais si vous investissiez dans mon affaire d'éoliennes, cela faciliterait les choses, c'est sûr.

Roger – Et pourquoi ça ?

Edmond – Ne me dites pas Cassoulet que vous ne vous préoccupez pas de l’avenir de notre planète ?

Roger – Si bien sûr, mais...

Edmond – Comme vous le savez, le Club Philanthropique des Dîners de Beaucon a une sensibilité écologique très affirmée. Dans la mesure du possible, nous nous goinfrons essentiellement avec des produits bio, et notre caviar est issu de l’aquaculture équitable.

Roger – Vraiment ?

Marianne – Vous avez votre carnet de chèques sur vous ?

Ils sortent. Ramirez et Sanchez reviennent.

Ramirez – Qu’en pensez-vous Sanchez ?

Sanchez – L’affaire est bouclée, chef. Ce Marc-Antoine et cette Madame Aznavourian ont avoué.

Ramirez – Mobile ?

Sanchez – Lacordéon ne parvenait pas à choisir entre les deux châteaux pour le concert. Aznavourian l’a coupé en deux.

Ramirez – Le jugement de Salomon en quelque sorte... Et le complice ?

Sanchez – D’après plusieurs témoignages concordants, ce Marc-Antoine voue une haine malade aux virtuoses du piano à queue.

Ramirez – La musique de chambre m’ennuie à mourir, moi aussi, mais de là à se laisser aller à de tels excès...

Sanchez – Comme quoi, la musique n’adoucit pas toujours les mœurs, chef. En tout cas, voilà une affaire promptement résolue.

Ramirez – Pas si vite, Sanchez ! Il pourrait aussi s’agir d’un accident domestique.

Sanchez – Un accident domestique ?

Ramirez – Voilà comment je vois les choses. La bonne veut couper la branche d’un buisson avec un taille-haie électrique. Elle coupe accidentellement la tête de Lacordéon qui était discrètement en train de se soulager la vessie dans le parterre de bégonias. Après quoi, la bonne camoufle ce malencontreux accident en meurtre...

Sanchez – Habituellement, c’est plutôt un meurtre qu’on camoufle en accident, chef.

Ramirez – D’où la difficulté de cette enquête, Sanchez...

Fatima revient avec Roger.

Fatima – Commissaire, on vient de retrouver Madame Badmington dans la chambre froide du château, en état d’hypothermie avancé.

Roger – Quelqu'un qui aura voulu libérer une deuxième place pour le Club ?

Ramirez – Vous peut-être...

Roger – Commissaire ! Mais je vous assure que...

Sanchez – Chef, c'est moi qui l'avais mise dans la chambre froide.

Ramirez – Mais pourquoi ça ?

Sanchez – Vous m'aviez dit de la garder au frais...

Ramirez – Là c'est la bavure, Sanchez...

Roger – Je dirais même plus, Commissaire, c'est l'incident diplomatique ! Vous voulez donc déclencher une guerre entre la France et le Panama ? Ou pire, avec le Vatican !

Ramirez – Voilà au moins deux guerres que l'Armée Française serait encore en mesure de gagner malgré les restrictions du budget de la Défense.

Sanchez – Je suis vraiment désolé, chef.

Ramirez – J'accepte de passer l'éponge pour cette fois, Sanchez. Mais si vous voulez faire carrière dans la police, il va falloir apprendre à ne pas interpréter tout ce que je dis au pied de la lettre...

Sanchez – Oui, Chef...

Ils sortent. Joseph arrive avec Gregory.

Gregory – Ce château est insalubre, Monsieur le Maire, j'espère que vous en êtes à présent convaincu.

Joseph – C'est une évidence, Monsieur l'Ambassadeur. La police, dont je viens de reprendre le contrôle en tant que Procureur Général de cette ville, vient de trouver de la viande avariée dans la chambre froide.

Gregory – C'était ma femme, Monsieur le Curé.

Joseph – Non ? En plus ces gens seraient des anthropophages ? Je vais ordonner immédiatement leur expulsion de la commune et leur excommunication de notre Sainte Mère l'Église.

Gregory – Allons, cher ami, soyons magnanimes. Attendons au moins la fin de cet apéritif dînatoire.

Joseph – Vous avez raison. Ne sommes-nous pas tous deux membres d'un Club Philanthropique ? Mais ne vous inquiétez pas, cher ami, vous pourrez emmener votre château au Panama, avec la bénédiction de la mairie et du Vatican.

Joseph se signe.

Gregory – Il y a quand même un problème, Monsieur le Maire.

Joseph – Lequel ?

Gregory – Beaucon-les-deux-Châteaux avec un seul château...

Joseph – Je passerai un arrêté municipal pour changer le nom de la ville. Que pensez-vous de Beaucon-le-Château ?

Gregory – Et pourquoi pas Beaucon-tout-Court ?

Joseph – C'est vendu, cher ami !

Ramirez et Sanchez reviennent avec Marc-Antoine et Aznavourian menottes aux mains. Ils sont suivis par Brigitte et Roger.

Ramirez – Et voilà le travail, Monsieur le Procureur...

Joseph – Bien joué Commissaire. Rassurez-vous, je saurai m'en souvenir. Je m'occupe de votre promotion...

Ramirez – Merci mon Père.

Roger – Merci à vous, Monsieur le Commissaire. Grâce à votre intervention, notre petite soirée va pouvoir se poursuivre dans la joie et la bonne humeur.

Ramirez – À votre service. Nous sommes là pour protéger les honnêtes citoyens.

Sanchez – Messieurs-dames... Passez une bonne fin de soirée.

Brigitte – Mais je vous en prie, vous allez bien prendre un verre avec nous. Nous sommes des amis de la police.

Ramirez – Vous connaissez la formule, chère Madame. Jamais pendant le service.

Brigitte – On a fait une sangria géante dans la piscine. Elle est très légère...

Ramirez – Bon, alors juste un verre pour nous deux. Sanchez, je boirai la sangria, et vous mangerez les fruits, d'accord ?

Sanchez – Bien chef...

Samantha leur apporte deux verres de sangria. César et Rosalie reviennent. César porte un tableau.

César – Voici votre portrait de famille, Monsieur Cassoulet.

Rosalie – Monsieur et Madame Cochonou et son andouillette.

Brigitte – Merci, mais...

Roger – Je ne me reconnais pas tellement.

César – C'est de l'art contemporain, cher ami.

Brigitte – Et c'est combien ?

César – Voyons Cassoulet ! En matière d’art, l’argent ce n’est pas le plus important. C’est une œuvre unique !

Roger – Combien ?

César lui murmure quelque chose à l’oreille.

Roger – Ah oui, quand même... Je ne sais pas si on va le prendre alors...

Brigitte – Enfin, Roger ! C’est comme pour la photo de classe de Samantha dans son école de thanatopraxie. On est obligés de la prendre...

Ramirez approche.

Ramirez – J’ai bu beaucoup de sangria dans ma vie, mais celle-ci est vraiment excellente. Vous me donnerez la recette.

Brigitte – C’est un secret Commissaire. Sachez seulement que cette sangria-ci porte très bien son nom...

Ramirez – Vous m’intriguez, chère Madame.

Brigitte – Je vous en prie, goûtez aussi le barbecue.

Elle lui tend une assiette et il goûte une brochette.

Ramirez – Excellent ! C’est la meilleure brochette que j’ai jamais mangée.

Sanchez – Oui, ça fond dans la bouche.

Roger – En tout cas, pour le concert, je crois que cette fois c’est foutu.

Brigitte – Avec un pianiste sans tête et pas de piano à queue.

Roger – Dire que ce type nous a coûté une fortune. Enfin, on a quand même réussi à en tirer quelque chose.

Ramirez – Ah oui ?

Brigitte – Il était gras comme un cochon, et sans la tête, on peut le prendre pour un porc.

Roger – Après tout on l’a payé.

Brigitte – On l’a fait au barbecue.

Ramirez – Il est drôle.

Sanchez – Je ne suis pas sûr qu’elle plaisantait, chef.

Joseph revient, avec un accordéon.

Joseph – On n’a pas de piano à queue... mais il reste le piano à bretelles !

Joseph se met à jouer et à chanter. Ambiance guinguette.

Joseph – Accordéa, cordéa, cordéon...

Brigitte – Quelle classe !

Roger – On dirait Giscard...

Edmond – C'est le Président.

Ramirez – Le Président ?

Marianne – Le Président du Club des Dîners de Beaucon !

Edmond – N'oubliez pas qu'en plus d'être curé, maire et procureur de cette aimable bourgade, il est aussi instituteur, agent immobilier, inspecteur des impôts, et médecin.

Brigitte – Mon Dieu ! C'est l'homme orchestre, alors !

Marc-Antoine fait une apparition avec sa tronçonneuse.

Ramirez – S'il n'y a plus de cadavre, alors il n'y a plus de crime. Allons, soyons magnanimes. Relâchons tout ce beau monde !

Sanchez – Il y a quand même eu un meurtre, Chef... Et nous savons que c'est l'expert-comptable qui a porté le coup de tronçonneuse mortel.

Ramirez – Ne soyez pas aussi rigide, Sanchez. Même si personnellement, je pense qu'on devrait mettre tous les experts-comptables en prison.

Joseph – Le Seigneur l'a déjà pardonné.

Ramirez – On fera passer ça pour un accident de barbecue.

Rosalie – Comme quoi il est toujours utile d'avoir des amis dans la police.

Brigitte pousse Roger du coude.

Brigitte – Et pour notre adhésion au Club, Monsieur le Maire, vous pourriez faire quelque chose ?

Joseph – Écoutez, cher ami, passez donc me voir demain après ma messe à la mairie. Nous discuterons de tout cela plus tranquillement...

Joseph s'éloigne.

César – Finalement, cette soirée est très réussie.

Roger – Vous faites partie du Club, vous ?

César – Pensez-vous ! Les bouffons ne font pas partie du club, mais ils ont le droit de se restaurer gratuitement au buffet tout en se payant la tête de leurs hôtes.

Roger – Ah oui.

César – Et puis je partage assez l'avis de Marx : Je ne ferai jamais partie d'un club qui m'accepterait pour membre.

Roger – Je ne savais pas que Karl Marx avait dit ça.

Rosalie – Pas Karl, mon vieux. Groucho !

César et Rosalie s'éloignent.

Édouard – Vous êtes vraiment homosexuelle ?

Samantha – Pourquoi ? Vous voulez tenter votre chance au tirage ?

Édouard – J'aimerais d'abord être sûr que c'est une chance.

Elle l'embrasse par surprise, il se laisse faire et semble y prendre goût. Elle relâche son étreinte.

Samantha – Qu'est-ce que vous en pensez ?

Edouard – Voulez-vous devenir ma femme, Samantha ?

Samantha – Je vous préviens, mon père vend des saucisses.

Édouard – Je vous préviens, mon père n'a plus que moi à vendre.

Ils s'embrassent à nouveau.

Roger (*à Sanchez*) – Vous croyez qu'on a quand même encore une chance d'en faire partie ?

Sanchez – De quoi ?

Brigitte – Mais enfin ! Du Club Philanthropique des Dîners de Beaucon !

Joseph arrive avec l'écharpe tricolore ceignant sa soutane.

Joseph – Faute d'extrême-onction, je me propose de célébrer ce mariage sur le champ.

Samantha – Mariage civil et religieux à la fois. C'est la double peine, mais ce sera plus vite envoyé !

Fatima revient avec un plat de brochettes.

Fatima – Madame est servie !

Brigitte – C'est juste un apéritif...

César – On est venu là pour bouffer, alors bouffons !

Gregory – C'est bon, qu'est-ce que c'est ?

Roger – C'est Lacordéon.

Gregory – Je parlais du barbecue.

Roger – Oui, oui, moi aussi...

Fatima repart. Ils continuent à manger.

Joseph – Avec tout ça, on n’a toujours pas de candidat sérieux pour remplacer l’éminent membre du Club qui vient de nous quitter...

Fatima arrive une valise à la main.

Brigitte – Mais que faites-vous avec cette valise, Fatima ?

Roger – Vous partez en vacances au Portugal ?

Brigitte – La soirée n’est pas encore terminée.

Fatima – Je vous donne ma démission, Monsieur Cassoulet.

Brigitte – Ne me dites pas que finalement, vous avez accepté d’être soudoyée par cette garce d’Aznavorian.

Fatima – Non Madame, rassurez-vous.

Roger – Eh bien alors mon petit ? Vous n’êtes pas bien, chez nous ?

Fatima – Si mais le ticket de loto que m’a donné Monsieur est un ticket gagnant.

Roger – Combien ?

Fatima – 63 millions.

Brigitte – De dirhams ?

Fatima – D’euros.

Joseph – Bienvenue au Club, Fatima.

Roger – Comment ?

Joseph – À partir de 50 millions, on est automatiquement admis comme membre d’honneur du Club Philanthropique des Dîners de Beaucon.

Brigitte – Mais enfin, Monsieur le Maire... Je veux dire Monsieur le Curé... Fatima est arabe. Et probablement musulmane de surcroît...

Joseph – Nous sommes animés par un esprit très œcuménique.

Edmond – Un bon parti pour toi Edouard, au lieu de la croquemort.

Edouard – Mais enfin, on n’est même pas sûrs que ce soit une femme !

Edmond – Personne n’est parfait...

Marianne (*à Edouard*) – Eh bien vas-y !

Joseph se remet à jouer de l’accordéon. Edouard invite Fatima à danser. Ils dansent tous par couple. Sauf César et Rosalie.

Rosalie – Cher ami, le monde est un dîner de Beaucon.

César – Et dire qu’on n’en est qu’à l’apéritif.

Ils se mettent à danser eux aussi.

Fin.

L'auteur

Né en 1955 à Auvers-sur-Oise, Jean-Pierre Martinez monte d'abord sur les planches comme batteur dans divers groupes de rock, avant de devenir sémiologue publicitaire. Il est ensuite scénariste pour la télévision et revient à la scène en tant que dramaturge. Il a écrit une centaine de scénarios pour le petit écran et plus de quatre-vingt-dix comédies pour le théâtre dont certaines sont déjà des classiques (*Vendredi 13* ou *Strip Poker*). Il est aujourd'hui l'un des auteurs contemporains les plus joués en France et dans les pays francophones. Par ailleurs, plusieurs de ses pièces, traduites en espagnol et en anglais, sont régulièrement à l'affiche aux États-Unis et en Amérique Latine.

Pour les amateurs ou les professionnels à la recherche d'un texte à monter, Jean-Pierre Martinez a fait le choix d'offrir ses pièces en téléchargement gratuit sur son site La Comédiathèque (comediatheque.net). Toute représentation publique reste cependant soumise à autorisation auprès de la SACD.

Pour ceux qui souhaitent seulement lire ces œuvres ou qui préfèrent travailler le texte à partir d'un format livre traditionnel, une édition papier payante peut être commandée sur le site The Book Edition à un prix équivalent au coût de photocopie de ce fichier.

Du même auteur

Pièces de théâtre

À cœurs ouverts, Alban et Ève, Amour propre et argent sale, Apéro tragique à Beaucon-les-deux-Châteaux, Après nous le déluge, Attention fragile, Avis de passage, Bed & Breakfast, Bienvenue à bord, Le Bistrot du Hasard, Le Bocal, Brèves de confinement, Brèves de trottoirs, Brèves du temps perdu, Brèves du temps qui passe, Bureaux et dépendances, Café des sports, Cartes sur table, Comme un poisson dans l'air, Le Comptoir, Les Copains d'avant... et leurs copines, Le Coucou, Comme un téléfilm de Noël en pire, Coup de foudre à Casteljarnac, Crash Zone, Crise et châtiment, De toutes les couleurs, Des beaux-parents presque parfaits, Des valises sous les yeux, Dessous de table, Diagnostic réservé, Drôles d'histoires, Du pastaga dans le champagne, Échecs aux Rois, Elle et lui, monologue interactif, Erreur des pompes funèbres en votre faveur, Euro Star, Fake news de comptoir, Flagrant délire, Gay Friendly, Le Gendre idéal, Happy Dogs, Happy Hour, Héritages à tous les étages, Hors-jeux interdits, Il était un petit navire, Il était une fois dans le web, Juste un instant avant la fin du monde, La Fenêtre d'en face, La Maison de nos rêves, Le Joker, Mélodrames, Ménage à trois, Même pas mort, Minute papillon, Miracle au couvent de Sainte Marie-Jeanne, Mortelle Saint-Sylvestre, Morts de rire, Les Naufragés du Costa Mucho, Nos pires amis, Photo de famille, Piège à cons, Le Pire Village de France, Le plus beau village de France, Plagiat, Pour de vrai et pour de rire, Préhistoires grotesques, Préliminaires, Primeurs, Quarantaine, Quatre étoiles, Les Rebelles, Rencontre sur un quai de gare, Réveillon au poste, Revers de décors, Sans fleur ni couronne, Sens interdit – sans interdit, Spécial dédicace, Strip Poker, Sur un plateau, Les Touristes, Trous de mémoire, Tueurs à gags, Un boulevard sans issue, Un bref instant d'éternité, Un cercueil pour deux, Un os dans les dahlias, Un mariage sur deux, Un petit meurtre sans conséquence, Une soirée d'enfer, Vendredi 13, Y a-t-il un auteur dans la salle ? Y a-t-il un pilote dans la salle ?

Adaptation

L'Étoffe des Merveilles (d'après l'œuvre de Cervantès)

Essai

Écrire une comédie pour le théâtre

Poésie

Rimes orphelines

Nouvelles

Vous m'en direz des nouvelles

*Toutes les pièces de Jean-Pierre Martinez sont librement téléchargeables
sur son site : comediatheque.net*

Ce texte est protégé par les lois relatives au droit de propriété intellectuelle.

*Toute contrefaçon est passible d'une condamnation
allant jusqu'à 300 000 euros et 3 ans de prison*

Paris – Août 2014

© La Comédiathèque - ISBN 979-10-90908-58-1

Ouvrage téléchargeable gratuitement